HAL
open science

Enanedu et les prêtresses-enum du dieu Nanna à Ur à l'époque paléo-babylonienne

Dominique Charpin

To cite this version:

Dominique Charpin. Enanedu et les prêtresses-enum du dieu Nanna à Ur à l'époque paléo-babylonienne. Charpin, Dominique and Béranger, Marine and Fiette, Baptiste and Jacquet, Antoine. ARCHIBAB 4. Nouvelles recherches sur les archives d'Ur d'époque paléo-babylonienne, 22, SEPOA, pp.187-210, 2020, Mémoires de N.A.B.U., 979-10-97449-03-2. hal-03830768

HAL Id: hal-03830768

https://hal.science/hal-03830768

Submitted on 26 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAPITRE 7
ENANEDU ET LES PRÊTRESSES-*ENUM* DU DIEU NANNA À UR À L'ÉPOQUE PALÉO-BABYLONIENNE*

Dominique CHARPIN

Dans l'antique Mésopotamie, il était fréquent qu'un roi donne une de ses filles comme épouse à un souverain avec qui il venait de conclure une alliance, ou au fils de celui-ci[1]. Mais un roi pouvait aussi donner une de ses filles en mariage à un dieu. Notre sensibilité et notre intellect modernes ont bien du mal à comprendre ce type de situation : c'est ce que le présent chapitre voudrait contribuer à éclairer, à partir du cas d'Ur à l'époque paléo-babylonienne.

Il faut commencer par un problème de terminologie. Dans la Mésopotamie du troisième et du début du deuxième millénaire, le titre sumérien de en pouvait être porté par un homme aussi bien que par une femme. Lorsqu'il fouilla le Gipar-ku en 1925-26, Woolley croyait encore que ce bâtiment était la résidence du « Grand Prêtre de Nanna à Ur »[2]. On a fini par comprendre que le terme en désignait un homme lorsqu'il s'agissait du culte d'une déesse et symétriquement une femme lorsqu'il s'agissait d'un dieu[3]. Si la confusion a longtemps régné, c'est parce que les prêtresses-en parlaient d'elles-mêmes — et

* Cette contribution a été rédigée dans le cadre du projet ANR « EcritUr. La ville d'Ur d'après les textes du premier quart du IIe millénaire av. J.-C. », financé par l'ANR pour 36 mois à partir du 1er octobre 2017 (voir http://digitorient.com/?page_id=3337). Elle a fait l'objet d'une communication au colloque interdisciplinaire organisé par Th. Römer au Collège de France sur le thème *Des femmes au pouvoir !? Reines, prêtresses, prophétesses et autres dans le Proche-Orient ancien*, le 24 mars 2019 (la vidéo en est accessible sur https://www.college-de-france.fr/site/thomas-romer/symposium-2019-05-24-09h30.htm).

[1] Voir récemment D. Charpin, *"Tu es de mon sang !" Les alliances dans le Proche-Orient ancien*, Docet omnia 4, Paris, 2019, p. 216-232 et 312-314.

[2] Il écrivit dans son rapport préliminaire : « The credit for the restoration of the Nin-Gal temple belongs to En-an-na-tum, son of Isme-Dagan king of Isin. Appointed by his father High Priest of Nannar at Ur, he managed to retain his functions when the suzerainty of Sumer passed from Isin to Larsa, and in his pious dedications prays for the life of his new overlord, Gungunu king of Larsa; and the most important of his acts was apparently the rebuilding of the Gig-Par-Ku » (C. L. Woolley, « The Excavations at Ur, 1925—6 », *AJ* 6/4, 1926, p. 365-401, spéc. p. 368-369).

[3] Le volume E du CAD (1958) ne faisait pas encore la distinction (p. 178) ; voir la bibliographie dans J. Renger, « Untersuchungen zum Priestertum in der altbabylonischen Zeit 1. Teil », *ZA* 58, 1967, p. 110-188, spéc. p. 133 § 35 (cité ci-dessous comme J. Renger, *ZA* 58). Noter cependant que selon M. Stol, « The exception is the male *en*, serving the male god Enlil in Nippur (Ur III, OB) » (M. Stol, *Women in the Ancient Near East*, Berlin/New York, 2016, p. 556 n. 9 [cité ci-dessous comme M. Stol, *Women*]). On ajoutera qu'à Eridu le titre en par rapport au dieu Enki désignait un homme selon F. Huber Vulliet, *Le personnel cultuel à l'époque néo-sumérienne (ca. 2160-2003 av. J.-C.)*, BPOA 14, Madrid, 2019, p. 165 n. 743 (cité ci-dessous comme BPOA 14). Le genre de l'en d'Inanna à Uruk à l'époque d'Ur III est également incertain ; voir l'état de la question dans J. G. Westenholz, « EN-Priestess: Pawn or Power Mogul? », dans G. Wilhelm (éd.), *Organization, Representation and Symbols of Power in the Ancient Near East. Proceedings of the 54th Rencontre Assyriologique Internationale at Würzburg 20-25 July 2008*, Winona Lake, 2012, p. 291-312, spéc. p. 292 n. 8 (ci-dessous CRRAI 54).

on parlait d'elles — au masculin, ce qui est désormais interprété comme une forme d'archaïsme[4]. En outre, le terme akkadien équivalent au sumérien en semble avoir été *enum*[5]. En témoignent les textes paléo-babyloniens du temple de Sin à Khafajah, dans lesquels la prêtresse est désignée comme EN, EN-*um*, ou *e-nu-um* : il s'agit bien d'une femme et non pas d'un « high priest » comme l'avait cru R. Harris, puisque son père lui attribue une dot[6]. Un autre débat a porté sur la traduction fréquente de ce titre par « grande-prêtresse »[7] : il suggère cependant une forme d'autorité sur un clergé subalterne qui ne correspond pas du tout à la réalité[8]. Comme il faut bien une approximation, je parlerai ici de « prêtresse-*enum* ».

À Ur, c'était le dieu-Lune Nanna (ou Sin) qui choisissait sa prêtresse-*enum* parmi les filles du roi au pouvoir. Cette coutume se situe dans la longue durée[9]. La plus célèbre de ces prêtresses, nommée Enheduanna, vécut au XXIVe siècle av. J.-C. ; elle était une fille du roi d'Akkade Sargon[10] et nous possédons une représentation d'elle, en bas-relief, sur un objet en pierre conservé à Philadelphie (U.6612)[11]. D'autres *enum* sont connues pour l'époque d'Ur III, puis pour le deuxième millénaire[12].

---

[4] Cf. B. Lion, « Sexe et genre (2). Des prêtresses fils du roi », dans F. Briquel-Chatonnet, S. Farès, B. Lion & C. Michel (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Sup. 10, 2009, p. 165-182.

[5] Traditionnellement, on emploie le terme akkadien de *entum* pour désigner ce genre de prêtresse, mais J. Cooper a fait remarquer que c'est seulement Nabonide qui a désigné la prêtresse-en d'Ur comme NIN.DINGIR ou *entu* (J. S. Cooper, « Sacred Marriage and Popular Cult in Early Mesopotamia », dans E. Matsushima (éd.), *Official Cult and Popular Religion in the Ancient Near East, Papers of the First Colloquium on the Ancient Near East – The City and its Life held at the Middle Eastern Culture Center in Japan (Mitaka, Tokyo) March 20-22, 1992*, Heidelberg, 1993, p. 81-96, spéc. p. 87-88 n. 42). On notera la tentative de F. Huber Vulliet, qui a proposé de façon prudente une lecture akkadienne du titre au féminin dans les inscriptions paléo-akkadiennes : « EN ^{d}su'en à lire *ēnat* ^{d}su'en ?) / en ^{d}nanna » (F. Huber Vulliet, BPOA 14, Madrid, 2019, p. 163-184). Elle s'appuie (implicitement) sur le titre de EN$^{na\text{-}at}$ ^{d}en-1íl porté par Tutanapšum (BPOA 14, p. 53).

[6] D. Charpin, « La dot-*nidittum* de l'*ênum* de Sîn à Tutub », *NABU* 2004/78 et ci-dessous p. 202 n. 97. Il semble bien qu'à l'époque paléo-babylonienne le terme féminin d'*entum* ait été la lecture akkadienne du titre NIN.DINGIR (à lire en sumérien ereš.dingir), bien que la lecture *ugbabtum* soit également attestée (M. Stol, « Titel altbabylonischer Klosterfrauen », dans J. Marzahn, H. Neumann & A. Fuchs (éd.), *Assyriologica et Semitica. Festschrift für Joachim Oelsner anläßlich seines 65. Geburtstages am 18. Februar 1997*, AOAT 252, Münster, 2000, p. 457-466).

[7] Tel est par exemple le cas de E. Sollberger, qui a intitulé « Les grandes-prêtresses de Nanna » la Ve section d'une étude qui a fait date (E. Sollberger, « Sur la chronologie des rois d'Ur et quelques problèmes connexes », *AfO* 17, 1954/56, p. 10-48) ou de F. Huber Vulliet qui a intitulé « Les grandes-prêtresses de Nanna à Ur » une section de son récent livre (F. Huber Vulliet, BPOA 14, Madrid, 2019, p. 163-184).

[8] Le livre de R. Henshaw contient un mélange d'indications et références utiles et d'erreurs, mais cet auteur a eu raison de refuser la traduction fréquente de *entum* par « high priestess », ce qu'il motive ainsi : « Even though of high office, she is not presented as chief over any official » (R. A. Henshaw, *Female and Male: the Cultic Personnel. The Bible and the Rest of the Ancient Near East*, PTMS 31, Allison Park, 1994, p. 44-52, spéc. p. 45).

[9] Il existe un désaccord sur la question de savoir si l'en de Nanna existait à Ur avant l'époque d'Akkade. Pour P. Steinkeller, c'est une création de Sargon (P. Steinkeller, « On Rulers, Priests and Sacred Marriage: Tracing the Evolution of Early Sumerian Kingship », dans K. Watanabe (éd.), *Priests and Officials…*, Heidelberg, 1999, p. 103-138 [ci-après P. Steinkeller, *Priests and Officials*]). Pour J. G. Westenholz et d'autres auteurs, la fonction existait déjà à l'époque proto-dynastique (J. G. Westenholz, CRRAI 54, 2012, notamment p. 295).

[10] À vrai dire, dans la seule inscription d'époque paléo-akkadienne que nous possédions d'Enheduanna, elle ne porte pas le titre de en. C'est seulement dans des textes plus récents que ce titre lui est conféré ; cf. J. G. Westenholz, « Enḫeduanna, En-Priestess, Hen of Nanna, Spouse of Nanna », dans H. Behrens, D. Loding & M. T. Roth (éd.), *DUMU-E$_2$-DUB-BA-A, Studies in Honor of Å. W. Sjöberg*, Philadelphie, 1989, p. 539-556 (p. 541). Cette étude, très importante, est obérée par un *a priori* fâcheux : tout ce qui est dit d'Enheduanna dans les textes qui lui sont attribués, ou sont mis en relation avec elle, a été considéré par cette auteure comme une description de l'Enheduanna historique. Il n'est pas exclu que les textes rédigés postérieurement à l'époque paléo-akkadienne offrent une description idéale de l'*enum*, représentée sous les traits d'un personnage historique dont nous ne savons en réalité que fort peu de choses (voir encore *infra* notes 83-84). Voir depuis J. G. Westenholz, « EN-Priestess: Pawn or Power Mogul? », dans CRRAI 54, 2012, p. 291-312. La première prêtresse-en attestée avec ce titre est Enmenanna, fille de Naram-Sin (F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 164).

[11] En raison de la restauration excessive de cet objet, l'interprétation de la scène reste aujourd'hui encore très disputée. Voir notamment J. G. Westenholz, *Mél. Sjöberg*, Philadelphie, 1989, p. 540a et C. Suter, « Between human and divine: high priestesses in images from the Akkadian to the Isin-Larsa period », dans J. Cheng & M. H. Feldman

Parmi toutes ces prêtresses-*enum* vouées au dieu Nanna, la mieux connue est incontestablement la dernière de l'époque paléo-babylonienne, nommée Enanedu. C'est sur elle que portera la plus grande partie de ce chapitre. Comme les femmes qui l'avaient précédée dans ce poste, elle vivait dans un bâtiment nommé en sumérien gipar, terme auquel est souvent accolé l'adjectif kù « pur », de sorte qu'on parle le plus souvent de « Gipar-ku »[13].

Je voudrais d'abord décrire le statut de la prêtresse-*enum*, qui était une femme de sang royal vouée au dieu Nanna. Nous verrons ensuite quel était son rôle religieux. Nous finirons en analysant les données relatives à la résidence et au domaine de la prêtresse-*enum*.

1. ENANEDU, UN MEMBRE DE LA FAMILLE ROYALE DE LARSA VOUÉ AU DIEU NANNA

Comment connaissons-nous Enanedu ? Et comment se présente-t-elle ou est-elle présentée ?

1.1. Les sources

Enanedu nous est connue par différents textes, à commencer par la légende de son sceau. Un seul document en a conservé l'empreinte : il s'agit d'un texte juridique enregistrant le don à un membre du clergé d'un terrain qu'Enanedu possédait dans le quartier du port. La légende de ce sceau est très révélatrice[14] :

> « [Enanedu], prêtresse-*enum* du dieu [Nanna] à Ur, fils(sic) de Kudur-Mabuk, frère(sic) de Warad-Sin, le roi de Larsa. »

La situation est un peu particulière : contrairement à toutes les autres *enum* connues, Enanedu n'était pas la fille, mais la sœur du roi qui l'installa dans son office, Warad-Sin. En effet, Kudur-Mabuk, après avoir en 1835 pris le contrôle du royaume de Larsa, auquel Ur appartenait, ne voulut pas monter lui-même sur le trône, mais y plaça son fils Warad-Sin ; lui-même prit successivement les titres tribaux de « père des Amorrites » et « père de l'Emutbal »[15]. Kudur-Mabuk portant un nom élamite, de même que son père, on

---

(éd.), *Ancient Near Eastern Art in Context. Studies in Honor of Irene J. Winter by Her Students*, CHANE 26, Leyde/Boston, 2007, p. 315-359, spéc. p. 323-324 et p. 347 fig. 1 (étude citée ci-dessous comme *Mél. Winter*), ainsi que R. McHale-Moore, « The Mystery of Enheduanna's Disk », *JANES* 27, 2000, p. 69-74.

[12] L'étude d'E. Sollberger (« Sur la chronologie des rois d'Ur et quelques problèmes connexes », *AfO* 17, 1954/56, p. 10-48, spéc. p. 23-29 « V. Les grandes-prêtresses de Nanna ») a fait date, mais certaines de ses positions sont à réviser, comme on le verra ci-dessous.

[13] Pour plus de détails sur le Gipar-ku, voir mon cours au Collège de France du 30/05/2018 (https://www.college-de-france.fr/site/dominique-charpin/course-2018-05-30-14h30.htm).

On considère généralement que le seul Gipar qui ait été fouillé est celui d'Ur (C. Suter, *Mél. Winter*, p. 319 n. 5). Un autre pourrait bien avoir été découvert sur le tell D de Khafajah : cf. R. Harris, « The Archive of the Sin Temple in Khafajah (Tutub) », *JCS* 9, 1955, p. 31-120, spéc. p. 35b et n. 3. La confirmation que j'ai donnée dans *RA* 93, 1999, p. 179-180 (concernant la présence de caveaux funéraires à Khafajah comme à Ur) ne semble pas avoir retenu l'attention.

[14] [EN.AN.E.DU$_7$] / ⌜EN*⌝ ^{d}[ŠEŠ.KI] / [Š]EŠ.UNU^{ki}.[MA] / DUMU *ku-du-ur-ma-bu-*[*uk*] / ŠEŠ* IR$_{11}$.^{d}EN.[ZU] / LUGAL* UD.UNU^{ki}.M[A] : UET 5 272, édité dans HEO 22, p. 61 (avec collations ; cf. http://www.archibab.fr/T6207). On a restitué l. 1 la graphie la plus fréquente du nom d'Enanedu, mais il pouvait être écrit de différentes manières : cf. *infra* note 38.

Comme le plus souvent à l'époque paléo-babylonienne, le scribe n'a déroulé sur la tablette que la partie du sceau comportant la légende : l'iconographie qui occupait le reste du sceau-cylindre demeure ainsi totalement inconnue, ce qui est bien dommage (on corrigera sur ce point C. Suter, *Mél. Winter*, p. 329-330 n. 44, qui indique que l'iconographie de ce sceau est demeurée inédite). Le CDLI donne à la fois la photo de la tablette (https://cdli.ucla.edu/dl/photo/P283682.jpg) et celle de l'enveloppe (https://cdli.ucla.edu/dl/photo/P283682_e.jpg). On peut voir les traces de la monture, sûrement en or, dans laquelle la pierre du sceau-cylindre était enchâssée.

[15] Pour une étude récente, voir B. Fiette, « "King" Kudur-Mabuk. A Study on the Identity of a Mesopotamian Ruler Without a Crown », *WO* 50/2, 2020, p. 275-294. Je me demande si l'on a pas un écho de cette retenue de Kudur-Mabuk, qui l'empêcha de monter lui-même sur le trône, dans un passage du cône du Louvre : « Il n'a rien fait de mal contre Larsa et l'Emutbal, il n'a rien fait qui déplaise à Šamaš » (RIME 4, p. 267 n° 2 : 4-7). Monter sur le trône aurait été une usurpation : y installer son fils, de sang royal, était ce qui convenait. En effet, Kudur-Mabuk aurait épousé une fille du roi de Larsa Sin-iddinam, selon une hypothèse de P. Steinkeller, « A History of Mashkan-shapir and Its Role in the Kingdom of Larsa », dans E. Stone & P. Zimansky (éd.), *The Anatomy of a Mesopotamian City*, Winona Lake, 2004, p. 26-42, spéc. p. 41 n. 77.

suppose qu'il était originaire d'Elam : son choix de se conformer aux usages locaux, en faisant de sa fille une *enum* à Ur, n'en est que plus remarquable[16].

On possède par ailleurs deux longues inscriptions d'Enanedu, ce qui est exceptionnel pour des personnes autres que des rois. Woolley a retrouvé dans la cour C7 du Gipar-ku une tablette en pierre, dont ne subsistent hélas que des morceaux, car elle fut volontairement cassée lors du pillage du bâtiment qui suivit la fin de la domination babylonienne en 1738[17] : cette inscription commémorait notamment la restauration du Gipar-ku par Enanedu, qui se présente comme fils(sic) de Kudur-Mabuk et frère(sic) de Warad-Sin et se décrit comme « choisie par le dieu Nanna (…), qui plaît à la déesse Ningal ». Cette inscription d'Enanedu mentionne les restaurations effectuées par les *enum* qui l'ont précédée, notamment par Enanatuma, la fille du roi Išme-Dagan d'Isin (ca. 1975-?) et par Enšakiag-Nanna, fille de Sumu-El de Larsa (ca. 1873-ca. 1828). Elle décrit aussi la remise en état du domaine agricole. L'inscription s'achève par une prière[18] :

> « Puisse mon [*travail*] plaire au dieu Nanna, mon seigneur, et à la déesse Ningal, ma dame, comme l'huile la plus pure. Puissent-ils m'offrir en présent de longues années et une vie de bonheur. À Ur, ville de ma prêtrise, puissent-ils [*apprécier*] mes bonnes actions. »

On possède par ailleurs un « clou » d'Enanedu, dont ne subsiste plus que la tête[19]. Il n'a pas été trouvé lors des fouilles régulières de Tell al-Muqayyar, mais offert au British Museum en 1949[20] ; il est sûr cependant qu'il provient d'Ur. Il s'agit d'une inscription de fondation destinée à commémorer la réfection du Gipar-ku par l'*enum* Enanedu. Nous reviendrons plus tard sur le contenu de ces deux inscriptions.

Enfin, un texte supplémentaire a été publié récemment (UET 6/3 610)[21]. Cette composition en sumérien mentionne la prêtresse-en Enanedu à plusieurs reprises. Le texte étant très incomplètement conservé, il est difficile d'en définir la nature. A. Shaffer l'avait décrit comme un « hymne à la prêtresse Enanedu et Ur »[22], ce qui ne correspond à aucun genre connu. N. Brisch avait pensé à un hymne à l'Ekišnugal, tout en notant que la présence d'Enanedu dans un texte louant un temple est très inhabituelle[23]. J. Peterson a montré qu'en réalité, l'Ekišnugal est mentionné par rapport à la prêtresse et

---

[16] Nous savons que Kudur-Mabuk avait une fille portant le nom élamite de Manzi-wartaš. P. Steinkeller a suggéré que ce puisse être elle qui devint *enum*, portant dès lors le nom de fonction d'Enanedu ; cf. P. Steinkeller, « A History of Mashkan-shapir… », p. 31 n. 18.

[17] U.6363 = UET 1 137 = RIME 4, p. 224 sq. nº 15. Pour le pillage d'Ur après l'an 11 de Samsu-iluna, voir D. Charpin, « La fin d'une ville : Ur sous Samsu-iluna », dans D. Charpin & A. Jacquet (éd.), *Recherches récentes sur la ville d'Ur. Actes du colloque du Collège de France du 3-4 décembre 2020*, Paris, en préparation.

[18] RIME 4, p. 228 nº 15 : Fgt 14 : (3') x […]-mu (4') su ^{d}[nanna]-lugal-gá (5') ù ^{d}nin-gal n]in-gá (6') ì-li-gin$_{7}$ h[a-ba]-du$_{10}$ (7') mu-sù-rá (8') nam-til-šà-^{r}du$_{10}$^{1}-ga (9') nì-ba-aš ha-ma-ba-e-ne (10') uri$_{5}$^{ki}-ma (11') uru-nam-en-na-mu (12') nì-sa$_{6}$-ga-mu ha-ba-[…].

[19] Gadd a décrit l'objet comme un « cone », mais il faut distinguer « clou » (qui comporte une tête) et « cône » (qui n'en a pas) : cf. E. von Dassow, « Narām-Sîn of Uruk: a New King in an Old Shoebox », *JCS* 61, 2009, p. 63-91, spéc. p. 75-79 « On the Shape of Things: Clay Nails and Cones ». Dans le cas présent, seule la tête a été conservée : le corps du clou, sur lequel le texte était sûrement recopié, n'a pas été conservé. Il en va de même pour le pseudo « disque » de Yahdun-Lim de Mari, qui est un clou dont seule la tête a été conservée (cf. D. Frayne, RIME 4, p. 602-604, où l'objet est présenté de façon inexacte comme « head of a large cone », alors que Thureau-Dangin avait justement indiqué qu'il s'agissait de « la tête d'une "*sikkatu*" de dimensions inusitées », *RA* 33, 1936, p. 49).

[20] BM 130729 ; cf. C. J. Gadd, « En-an-e-du », *Iraq* 13, 1951, p. 27-39 ; HEO 22, 1986, p. 199-206 ; RIME 4, 1990, p. 299-301 nº 20.

[21] Copie dans A. Shaffer, *Literary and religious texts. Third part*, UET 6, Londres, 2006 (pl. 41) ; photo CDLI P346647 ; édition par J. Peterson, « The Literary Corpus of the Old Babylonian Larsa Dynasties. New Texts, New Readings, and Commentary », *StMes* 3, 2016, p. 1-89 (p. 34-38) (ci-dessous *StMes* 3).

[22] UET 6/3, p. 18b : « No. 610 (244). Hymn to the priestess Enanedu and Ur: fragment of a one-column tablet, obverse and reverse. »

[23] N. Brisch, compte rendu de A. Shaffer, *Ur Excavations and Religious Texts, Third Part, Londres, 2006*, dans *JNES* 70, 2011, p. 102-104, spéc. p. 103b : « apparently a hymn to the Ekišnugal mentioning Enanedu, a sister of Warad-Sîn and Rīm-Sîn and the last en-priestess of Nanna at Ur. (…) The mention of Enanedu in a literary composition praising a temple is highly unusual. »

que l'objet du texte semble être plutôt le dieu Nanna/Sin[24] : on mentionne en effet son vizir Alammuš à la l. 10' à la deuxième personne. La section où est fait l'éloge d'Enanedu ressemble beaucoup au clou de fondation. D'où sa conclusion : « This composition seems most likely to be one of several cultic songs that specifically involved the *en* priestess of Ur, including Ninmešara, *Nanna C* (…) and *Nanna G* (…) ». J. Peterson termine en ajoutant : « It is also possible that this text was a copy of dedicatory inscription ». Certes, deux passages pourraient mentionner le Ganunmah[25] et l'on sait que ce bâtiment fut restauré par Kudur-Mabuk et Warad-Sin. Mais la structure et le contenu du texte rendent cette dernière hypothèse peu probable. Il me paraît qu'il se rapproche davantage des hymnes acclamant Rim-Sin lors de visite(s) dans l'Ekišnugal[26]. La face de UET 6/3 610 s'adresse au dieu Nanna à la deuxième personne, tandis que le revers contient des vœux pour Enanedu[27] :

> « Enanedu, celle qui convient à […],
> Ornement? de l'Ekišnugal, […], la pieuse, […]
> Puisse sa tête se lever (portant) la couronne de la prêtrise (…) »

La suite du revers mentionne « des mois d'abondance et des années de jo[ie] »[28], ce qui fait penser à l'hymne à Rim-Sin UET 6/1 106[29]. On peut donc estimer qu'il s'agit là encore d'une composition rédigée *ad hoc*, pour célébrer l'entrée de la prêtresse-*enum* dans l'Ekišnugal, à l'image de textes semblables rédigés à l'occasion de visites de son frère Rim-Sin[30].

1.2. Quand Enanedu fut-elle choisie ?

Les rois d'Isin, puis ceux de Larsa, avaient coutume de commémorer dans leurs noms d'années deux événements, séparés par quelques années : d'abord le choix par divination d'une prêtresse-*enum*, puis son installation[31]. Cette coutume remonte à la IIIe dynastie d'Ur et a donné lieu à une théorie qui me semble infondée. F. Huber Vulliet a en effet écrit à propos d'Ennirgalanna, fille d'Ur-Nammu[32] : « La personne appelée à lui succéder a été choisie avant sa disparition, puisqu'environ deux ans séparent la consultation oraculaire désignant la future prêtresse de son entrée en fonction. Il n'existe à ce jour aucune attestation de la destitution d'une grande-prêtresse, aussi la planification de sa succession indique *sans nul doute* qu'Ennirĝalanna était âgée ou de santé chancelante. Qu'elle soit décédée ou dans l'incapacité d'exercer ses charges cultuelles en Š 16[33] ne peut pas être précisé ». Mais F. Huber Vulliet va plus loin, en supposant une période de « formation » : « Si la future prêtresse a été désignée du vivant d'Ennirĝalanna, le but devait être d'assurer la pérennité du culte dans le temple, en évitant une vacance en cas de décès d'Ennirĝalanna. *Nul doute donc* que la prêtresse désignée était préparée à sa future fonction pendant les

---

[24] J. Peterson, *StMes* 3, p. 34-35.

[25] J. Peterson restitue [gá]-nun-mah l. 16' et R. 13'.

[26] Voir HEO 22, p. 273-302.

[27] UET 6/3 610 : (R.3') en-an-na-e-du$_7$ me-te […] (4') hé-du$_7$ é-kiš-nu-gál ní-tuk ní te x x […] (5') men nam-en-na sag-bi hé-íl mu? […].

[28] UET 6/3 610 : (R.12') […] x iti nam-hé mu kir$_4$-[zal …] šà […].

[29] Le destin du roi, ce sont « des jours de prospérité, des années de joie » (UET 6/1 106 : 12 u$_4$-hé-gal-la mu-kir$_4$-zal-la).

[30] Voir *infra* § 2.4.

[31] Par exemple :
– MU ^{d}*iš-me-*^{d}*da-gan* LUGAL.E EN ^{d}NANNA MÁŠ.E IN.PÀD « Année où le roi Išme-Dagan a choisi par divination la prêtresse-*enum* de Nanna » (M. Sigrist, *Isin Year Names*, IAPAS 2, Berrien Springs, 1988, p. 27 « Išme-Dagan Q ») ;
– MU ^{d}*iš-me-*^{d}*da-gan* LUGAL.E EN ^{d}NANNA ŠEŠ.UNU^{ki}.MA BA.HUN.GÁ « Année où le roi Išme-Dagan a installé la prêtresse-*enum* de Nanna à Ur » (M. Sigrist, IAPAS 2, p. 26 « Išme-Dagan A »). On sait que le verbe HUN (akk. *agârum* lit. « embaucher ») peut alterner avec le verbe ÍL « élever » (cf. D. Charpin, « En marge d'ARCHIBAB, 21 : noms d'années du roi Damiq-ilišu d'Isin », *NABU* 2015/35 § A, avec bibliographie antérieure).

[32] BPOA 14, p. 172 (les italiques sont de moi).

[33] L'an 16 de Šulgi est l'année pendant laquelle Ennirgalanna a été installée dans sa fonction (cf. le nom de l'an 17).

mois séparant sa nomination de son entrée en fonction. Malheureusement, aucune source ne permet de déterminer si Ennirzi'anna avait été placée dans l'entourage de la grande-prêtresse en activité, que ce soit à son service ou déjà en charge d'obligations religieuses ». La question que F. Huber Vuillet élude est de savoir pourquoi la période qui sépare le choix de l'installation est régulièrement de deux ans[34] : cela n'est guère compatible avec la notion d'une prêtresse vieillissante et formant celle qui devait la remplacer. Une telle hypothèse, pour être confirmée, suppose qu'on trouve un jour un texte dans lequel coexistent l'ancienne et la nouvelle prêtresse : à aucune époque un tel cas n'est à ce jour attesté. Il est donc plus prudent de considérer que le processus du choix d'une nouvelle prêtresse-*enum* débutait à la mort de celle qui l'avait précédée : le dieu pouvait bien supporter une période de veuvage de quelques mois…

Le choix par divination devait être restreint, puisque toutes les *enum* semblent avoir été des filles du roi au pouvoir au moment où les dieux étaient consultés. Dès la première phase, l'élue recevait son nouveau nom[35]. Il s'agissait d'une onomastique de fonction, chaque nom commençant invariablement par le titre de en-[36] ; nous ne connaissons jusqu'à présent aucun cas où un nom déjà donné aurait été repris par une *enum* plus récente[37]. En l'occurrence, le nom d'En-ane-du signifie « prêtresse-en qui convient au dieu An / au Ciel »[38].

Dans le cas présent, le choix de la nouvelle *enum* par divination ne fut pas célébré, mais seulement son entrée en fonction[39]. Ce fut l'objet du nom de la 7e année de Warad-Sin, dont la formulation la plus complète est[40] :

« Année où le roi Warad-Sin a installé la prêtresse-*enum* de Nanna. »

---

[34] Alors même qu'elle en fait le constat : « La période séparant la consultation oraculaire de l'entrée en fonction était de durée inégale, mais au maximum deux ans selon les noms d'années » (BPOA 14, p. 175). Voir encore : « Il est raisonnable *de postuler* que l'aspirante était sélectionnée du vivant de la grande-prêtresse en fonction, et qu'en cas de maladie ou de décès, il fallait accélérer la procédure pour éviter toute vacance » (p. 180 ; les italiques sont de moi). Il s'agit en effet d'un postulat qui n'est pas démontré – et qui n'est pas très « raisonnable » : on aurait su déterminer l'espérance de vie de la vieille prêtresse avec une si bonne précision que jamais le délai entre le choix de la nouvelle et le décès de l'ancienne n'a dépassé deux ans…

[35] À l'époque paléo-babylonienne, les noms d'années ne mentionnent pas le nom de l'élue, mais une exception est constituée par Enbara[…an]na, fille d'Išbi-Erra (J. Renger, *ZA* 58, p. 118 n. 37). Noter également Lipit-Ištar G (choix par divination d'Enninsunzi, *enum* de Ningublaga à Ur ; M. Sigrist, *Isin Year Names*, IAPAS 2, Berrien Springs, 1988, p. 28). Je ne pense donc pas que l'imposition d'un nouveau nom ait fait partie de la cérémonie *d'installation* comme l'a indiqué J. G. Westenholz, *Mél. Sjöberg,* p. 545a (« ordination and naming ceremony »). On notera d'ailleurs qu'à l'époque d'Ur III, le nom de la nouvelle prêtresse-*enum* pouvait être mentionné *dès son choix* : cf. par exemple Šulgi 15 « année où Ennirzianna a été choisie par divination comme prêtresse-*enum* de Nanna ».

[36] Le principe est donc différent de celui attesté pour les religieuses-*nadîtum*, qui semblent également avoir porté des noms liés à leur état, mais dont l'onomastique est plus variée – ce qui n'est pas étonnant, vu leur nombre bien plus important : cf. L. Barberon, *Archibab 1. Les religieuses et le culte de Marduk dans le royaume de Babylone*, Mémoires de NABU 14, Paris, 2012, p. 8-13. Pour l'onomastique des noms des prêtresses-*enum* débutant par En-, cf. D. O. Edzard, « Enmebaragesi von Kiš », *ZA* 53, 1959, p. 9-26, spéc. p. 15-18 ; F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 170 n. 770. Cette dernière hésite pour savoir si En- renvoie au dieu Nanna ou à la porteuse du nom ; la seconde hypothèse me semble plus probable. On peut en effet faire le parallèle avec les prêtresses-nin-dingir : le nom de Nin-šata-pada (cf. *infra* p. 200) montre bien que le Nin- initial renvoie à la porteuse du nom. Il doit en être de même pour les prêtresses-en dont le nom commence par En-.

[37] Ceci tranche avec les noms de fonction des prêtres, où l'on trouve des homonymes, notamment dans les cas de papponymie : cf. par exemple Ku-Enkika (HEO 22, p. 394) et dans le présent volume, p. 175-177.

[38] Écrit généralement en-an-e-du$_7$; noter les variantes en-an-né-e-du$_7$ (UET 5 544 : 16), en-an-na-e-du$_7$ (UET 5 272 : 3 et 6, alors que sur l'enveloppe figure la graphie habituelle ; UET 6/3 610 : R.3', 7' et 10'), ou encore en-an-e-du$_{10}$ (UET 5 343 : 4 ; le nom n'avait pas été reconnu par Figulla, qui a lu Bēl-šamē-ṭābum dans le catalogue de UET 5, p. 13b et dans l'index p. 34a).

Pour le sens de AN dans les noms des prêtresses-*enum*, voir A. Zgoll, *Der Rechtsfall der En-ḫedu-Ana im Lied nin-me-šara*, AOAT 246, Münster, 1997, p. 118-119.

[39] Le cas est déjà attesté pour le nom de l'année 23 de Sumu-El : MU EN ^{d}ŠEŠ.KI BA.HUN.GÁ « Année où la prêtresse-*enum* de Nanna a été installée », qui n'est pas précédé d'une formule commémorant le choix de la prêtresse par divination.

[40] MU ÌR.^{d}EN.ZU LUGAL.E EN ^{d}ŠEŠ.KI MU.HUN.GÁ (BE 6/2 1). Je suis la numérotation des années de Warad-Sin de K. Abraham, « New Evidence for Warad-Sîn's Mu-Malgium-Basig ('The Destruction of Malgium') Year Name », *RA* 102, 2008, p. 27-38 (p. 31).

Mais la plupart des textes de la pratique utilisent une formule un peu différente, qui ne mentionne pas le roi, mais construit la phrase autour de la prêtresse-*enum* qui est nommée[41] :

> « Année où Enanedu a été installée comme prêtresse-*enum* de Nanna (à Ur). »

L'installation d'Enanedu n'eut donc pas lieu au moment même où la nouvelle dynastie prit le pouvoir : on respecta les usages, l'*enum* précédente poursuivant sa charge malgré le changement politique. Seule sa mort peut expliquer l'installation d'Enanedu. Ce n'est pourtant pas ce que l'historiographie a retenu jusqu'à présent. J. Renger présenta ainsi la situation[42] :

> « La successeure d'Enšakiag-Nanna est la fille de Kudur-Mabuk, Enanedu, qui fut intronisée sous son frère Warad-Sin. Elle occupait sa charge encore du vivant de sa prédécesseure, comme le montre UET 5 544, selon lequel toutes deux apportèrent différentes offrandes en or et en argent à la déesse Ningal avec le roi et d'autres personnalités haut placées – en partie des gens qui appartenaient à l'ancienne et à la nouvelle maison royale. »

Cependant, un nouvel examen de UET 5 544 m'a permis d'en donner une nouvelle interprétation[43]. Pour Gadd, ce texte dépourvu de date a dû être écrit sous Warad-Sin, puisque Rim-Sin y est mentionné à côté d'un « roi » anonyme qui ne peut être que son frère aîné. Or parmi les présents énumérés dans ce document, on trouve un objet voué par un certain Etellum, que Gadd avait cru être un fils de Gungunum, mais qu'on sait maintenant avoir été son ministre : il y a au minimum 72 ans entre la dernière année de Gungunum (1906) et la première de Warad-Sin (1834). Dans la mesure où Etellum était ministre de Gungunum, donc un adulte, il pourrait difficilement avoir été vivant au moment de la rédaction de cet inventaire, puisqu'il aurait été plus que centenaire. Toutefois, on peut fort bien penser que les deux vases en argent dont l'apport lui est attribué comportaient une inscription et qu'on ait affaire à un inventaire qui ne comptabilisait pas seulement des offrandes récentes : les objets y seraient désignés en fonction de leur donateur, dont le nom (et éventuellement le titre) figuraient sur la dédicace qui avait été gravée à leur surface[44]. Dès lors que le don d'Etellum n'est pas contemporain de celui d'Enanedu, il n'y a plus de raison de considérer que celui d'Enšakiag-Nanna le fut également. L'idée qu'Enšakiag-Nanna ait été mise « à la retraite » lors de l'entrée en fonction d'Enanedu – Gadd parle d'*emerita*[45] – est donc à abandonner[46]. Nous savons qu'elle a été installée en l'an 22 du roi de Larsa Sumu-El (soit 1873 av. J.-C.), comme le montre le nom de l'année suivante[47] :

---

[41] MU (EN.AN.E.DU$_7$) EN ^{d}ŠEŠ.KI (ŠÀ ŠEŠ.UNU^{ki}) BA.HUN.GÁ : attestations dans M. Sigrist, *Larsa Year Names*, IAPAS 3, Berrien Springs, 1990 (cité ci-dessous comme IAPAS 3), p. 33-34 (sous Warad-Sin 8), aujourd'hui à compléter (cf. www.archibab.fr, onglet « Noms d'années »). Certains textes omettent le nom d'Enanedu ; l'ajout de la précision « à Ur » ne se trouve que dans deux textes (YOS 5 250 et 251).

[42] J. Renger, *ZA* 58, p. 120 : « Die Nachfolgerin der Enšakiagananna ist die Tochter Kudurmabuks, Enannedu, die unter ihrem Bruder Waradsin inthronisiert wurde. Sie trat ihr Amt noch zu Lebzeiten ihrer Vorgängerin an, wie UET 5 544 zeigt, wonach sie beide mit dem König und anderen hochgestellten Persönlichkeiten — zum Teil Angehörigen des alten und des neuen Königshauses — verschiedene Gaben aus Gold und Silber der Göttin Ningal darbringen. »

[43] D. Charpin, « En marge d'Archibab, 25 : une offrande à Ur d'Etellum, ministre du roi de Larsa Gungunum », *NABU* 2017/42, reproduite ici-même p. 471-472. Voir la réédition de UET 5 544 *infra* p. 209-210.

[44] On voit dès lors que la datation du texte sous Warad-Sin, proposée par Gadd, n'a plus de raison d'être. Si l'on garde l'idée que LUGAL (l. 3) désigne le roi régnant, non nommé, l'inventaire pourrait fort bien avoir été écrit *après* Rim-Sin, sous Hammu-rabi ou Samsu-iluna. Cette observation est à ajouter à ma note de *NABU* 2017/42.

[45] *Iraq* 13, p. 30. Voir depuis P. N. Weadock, « The Giparu at Ur », *Iraq* 37, 1975, p. 101-128 (p. 104-105 et T. C. Mitchell, *ibid.*, p. 128 n. 156) et récemment encore M. Stol, *Women*, p. 562-563.

[46] E. Sollberger avait cru pouvoir démontrer la survie de prêtresses-*enum* après l'intronisation de leur successeure à l'époque d'Ur III dans deux cas :
– Enmahgalana serait attestée en IS 14 (UET 3 45), alors que Ennirsianna aurait été choisie dès IS 10 : « Donc, en l'an 10 d'Ibbīsîn, Enmahagalana prend sa retraite et cède la place à Ennirsiana » (E. Sollberger, *AfO* 17, p. 24). F. Huber Vulliet a pu montrer qu'il s'agissait d'une erreur (BPOA 14, p. 180), sans en tirer de conclusion quant à la notion de « retraite » (elle indique d'ailleurs p. 171 à propos de la succession d'En-Anne-pada : « la vieillesse ou le décès en sont les causes probables ») ;
– Enmahgalana serait attestée du temps de la prêtresse qui lui a succédé (E. Sollberger, *AfO* 17, p. 24) ; mais F. Huber Vulliet a démontré que les preuves ne tenaient pas (BPOA 14, p. 179-180). Elle a indiqué : « Il y a peu de

> « Année où (Enšakiag-Nanna,) la prêtresse-*enum* de Nanna a été installée. »

Enšakiag-Nanna avait donc occupé son poste pendant 33 ans lors de l'avènement de Warad-Sin (1834 av. J.-C.), et 5 à 6 années de plus si l'on situe sa mort peu avant l'installation d'Enanedu[48]. Malheureusement, les conclusions de Gadd et Sollberger sur la coexistence entre Enanedu et une Enšakiag-Nanna « retraitée », reprises de manière encore plus affirmative par P. Weadock[49], risquent de faire partie de ces mauvaises idées qui ont la vive longue[50].

1.3. La cérémonie d'entrée en fonction

Ce qui précède permet de proposer ici une nouvelle interprétation d'un autre document fort intéressant. Cette lettre de Kudur-Mabuk est adressée à l'économe (*šandabakkum*) du temple de Nanna[51] :

> « À Ur-Nanna, dis : ainsi (parle) Kudur-Mabuk. Je veux faire plaquer d'or la statue de l'*enum* de Nanna. Je t'envoie Sin-gamil ainsi que des orfèvres : s'il te plaît, dès que tu auras vu mon présent document scellé[52], prends tes dispositions ! »

---

sources indiquant que l'installation d'une nouvelle grande-prêtresse se faisait à la suite de la mort de son prédécesseur. Mais celles qui confirment explicitement une succession du vivant de la grande-prêtresse ou du grand-prêtre sont inexistantes. Il est donc impossible d'établir une règle en matière de succession au haut-sacerdoce » (BPOA 14, p. 223 n. 1019). Je ne suis bien entendu pas d'accord avec la dernière phrase.

D'une manière générale, chaque fois que la notion de « retraite » a été utilisée par des historiens du Proche-Orient ancien, la suite des recherches a montré qu'il s'agissait d'un anachronisme. Pour les chefs des marchands de Sippar, voir ma réfutation de l'hypothèse de K. R. Veenhof dans « Notices prosopographiques, 3 : les "prévôts des marchands" de Sippar-Amnânum », *NABU* 1990/9.

[47] MU (EN.ŠÀ.KI.ÁG.^{d}ŠEŠ.KI) EN ^{d}ŠEŠ.KI BA.HUN.GÁ ; détail des attestations dans M. Sigrist, IAPAS 3, p. 20 (ajouter Nisaba 12 I 15). Le nom de la prêtresse ne figure jamais dans les attestations de l'année 23, mais peut être supposé, car il figure pour l'année 26 dans deux textes de Kisurra : FAOS 2 59A : (25) MU ÚS.SA.4.BI EN.Š[À.KI.ÁG ^{d}ŠEŠ.KI] (26) EN ^{d}ŠEŠ.KI BA.HUN.GÁ et FAOS 2 85 : (22) MU.ÚS.SA ^{d}*su-mu-*^{r}*èl*^{1} / MU.4.BI (23) EN.ŠÀ.KI.ÁG.^{d}Š[EŠ.KI].

[48] Il y a souvent deux à trois ans d'écart entre le choix d'une *enum* par divination et son intronisation. On notera cependant que le témoignage des noms d'années ne peut être pris en compte d'un point de vue chronologique de façon trop rigoureuse. P. Michalowski a montré que PDT 2 767 enregistrait des dépenses au moment où la prêtresse-en de Nanna de Karzida était installée (hun), entre le 23 et le 30 du mois xii d'Amar-Sin 2. Or l'événement fut commémoré, non dans le nom de l'année 3, mais dans celui de l'an 4 : mu en-mah-gal-an-na en ^{d}nanna ba-hun-gá (*JCS* 42, 1990, p. 119 [corriger la traduction « was chosen (by omen) » en « was installed »]). Il est logique que le 30/xii/AS 2, le nom de l'année suivante ait déjà été choisi : il fallait bien en communiquer le libellé à l'avance à tous les scribes de l'empire. Mais on voit qu'un tel événement pouvait quand même être commémoré l'année d'après.

[49] *Iraq* 37, 1975, p. 104-105.

[50] Le seul cas où nous connaissions de façon précise le laps de temps écoulé entre la mort d'une prêtresse-*enum* et la désignation de sa successeure ne concerne pas Ur, mais le site voisin de Ga'eš. Amar-Sin y avait construit un Gipar où il installa Enagaziana (RIME 3/2, p. 264-265 nº 17). Celle-ci mourut en l'an 8 d'Amar-Sin, comme en témoigne un texte enregistrant de très riches offrandes funéraires, qui est daté du mois viii (UET 3 335 ; cf. W. Sallaberger, « Eine reiche Bestattung im neusumerischen Ur », *JCS* 47, 1995, p. 15-21). Amar-Sin ne tarda pas à nommer celle qui lui succéda, puisque l'événement fut commémoré dans le nom de l'année 9 : « année où En-Nanna-Amar-Sin-ki-ag, prêtresse-en de Nanna de Karzida, a été installée » (mu en-^{d}nanna-^{d}amar-^{d}en-zu-ki-ág en ^{d}nanna kar-zi-da ba-hun). On sait même de façon plus précise que cette installation date du 14/xii de l'année 8 d'Amar-Sin, grâce à un texte qui enregistre un sacrifice fait « le jour où la prêtresse-en de Nanna de Karzida fut installée » (níg-dab$_5$ en ^{d}nanna kar-zi-da hun-e-da ; cf. P. Michalowski *JCS* 42, 1990, p. 119). Voir désormais la synthèse du dossier par F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 222-227. Pour la localisation de Ga'eš où se trouvait le temple de Nanna de Karzida, cf. P. Zimansky & E. Stone, « Tell Sakhariya and Gaeš », dans R. Stucky, O. Kaelin & H.-P. Mathys (éd.), *Proceedings of the 9th International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East, June 9-13, 2014, University of Basel. Volume 3: Reports*, Wiesbaden, 2016, p. 57-66.

[51] UET 5 75 [BM 131230] (= HEO 22, p. 43 ; http://www.archibab.fr/T5697) : (1) [*a-n*]*a* UR.^{d}ŠEŠ.[KI] (2) [*q*]*í-bí-ma* (3) [*um*]*-ma ku-du-ur-ma-bu-uk-ma* (4) ^{urudu}ALAM EN ^{d}ŠEŠ.KI (5) KÙ.ZI* *ú-ša-ah-ha-az* (6) ^{Id}EN.ZU-*ga-mi-il* (7) *ù* KÙ.DÍM.MEŠ (8) *a-na ṣe-ri-ka* (9) *a-ṭar-ra-da-am** (10) *ap-pu-tum* (11) *ku-nu-ki an-ni-a-am* (12) *i-na a-ma-ri-ka* (13) *te$_4$-em-ka lu ṣa-ab-ta-ti** (reste de la face et revers anépigraphes).

Ur-Nanna semble avoir occupé la maison nº 7 Quiet Street avant que ne s'y installe le purificateur-*abriqqum* Ku-Ningal : cf. HEO 22, p. 42-51 et 91-93 ; c'est là que la lettre de Kudur-Mabuk a été retrouvée. Il s'agit d'ailleurs de sa seule missive connue à ce jour.

On remarque que Kudur-Mabuk ne nomme pas l'*enum* : son interlocuteur savait comme lui de qui il s'agissait. Mais cet anonymat a posé un problème. J. Renger avait envisagé que cette affaire soit liée à l'installation d'Enanedu : pour lui, la statue pourrait avoir représenté la fille de Kudur-Mabuk[53]. Cela serait bien étonnant. Maintenant que nous savons qu'Enšakiag-Nanna était morte lorsque Enanedu fut choisie, il est beaucoup plus vraisemblable que la statue représentait l'*enum* défunte[54]. Et on doit souligner que Rim-Sin agit de même peu après la mort de son frère : il en fit faire une statue. Quelques années plus tard, il installa également une statue de son père après la mort de celui-ci[55]. On peut penser que l'urgence soulignée par Kudur-Mabuk dans sa lettre à Ur-Nanna venait du fait que la cérémonie d'installation de la nouvelle *enum* comportait le dépôt d'offrandes devant une statue de la défunte à qui elle succédait[56].

À quoi pouvait ressembler la statue à laquelle Kudur-Mabuk fait allusion ? C'est difficile à dire. En effet, les statuettes qui ont été découvertes dans le Gipar-ku représentent des prêtresses-*enum* qui les ont déposées de leur vivant dans le temple de Ningal : la déesse avait ainsi constamment sous les yeux l'image de sa dévote. Tel est le cas d'une représentation d'Enanatuma, fille du roi d'Isin Išme-Dagan, qui fut *enum* vers 1975[57]. Cette statuette a survécu, parce qu'elle était en pierre, donc de valeur médiocre. La

---

[52] Ceci désigne la lettre : elle était envoyée sous enveloppe scellée. Malheureusement, cette enveloppe ne nous est pas parvenue : il aurait été bien intéressant de voir quelle titulature portait Kudur-Mabuk sur son sceau. Noter que, comme les lettres royales de cette époque, la tablette a une forme standardisée qui n'est pas proportionnelle au contenu à inscrire : le message n'occupe donc que la face. Pour ce phénomène, voir N. Veldhuis, « Old Babylonian Documents in the Hearst Museum of Anthropology, Berkeley », *RA* 102, 2008, p. 49-70 (p. 53, avec bibliographie antérieure).

[53] « Sollte die Herstellung und das Aufstellen der Statue im Tempel im Zusammenhang mit den Inthronisationsriten stehen? Der Vermerk *apputtum*, „bitte", „es ist sehr dringend", in Z. 10 könnte für diese Deutung sprechen » (*ZA* 58, 1967, p. 120 n. 51).

[54] J'avais déjà penché vers cette explication : « On ne peut écarter complètement la possibilité qu'il s'agisse de la statue d'une *entum* défunte » (*Le Clergé d'Ur*, p. 43). Je n'avais cependant pas encore résolu l'énigme d'Enšakiag-Nanna. Voir dans le même sens Th. Richter, *Untersuchungen zu den lokalen Panthea Süd- und Mittelbabyloniens in altbabylonischer Zeit (2. verbesserte und erweiterte Auflage)*, AOAT 257, Münster, 2004, p. 420 n. 1778 : « Nur hinzuweisen ist an dieser Stelle auf den Brief UET 5, 75 (siehe Charpin 1986:43), wonach die Statue einer ungenannten en-Priesterin mit Gold überzogen werden sollte. Vermutlich fand sie im Totenkult Verwendung ». On ne saurait retenir l'explication proposée par M. Van De Mieroop en faveur de ma proposition : « One document records king Warad-Sîn, his brother Rīm-Sîn, and his sister Enanedu, *the future en-priestess*, as having donated such precious metals. They were joined by the en-priestess active at that time, Enšakiagnanna daughter of Sumuel (…) » (M. Van De Mieroop, *Society and Enterprise in Old Babylonian Ur*, BBVO 12, Berlin, 1992 [cité plus bas comme BBVO 12], p. 115 ; les italiques sont de moi). On a en effet vu plus haut qu'une prêtresse-*enum* recevait son nom au moment où elle était officiellement désignée par divination (supra note 35).

[55] D. Charpin, « En marge d'EcritUr, 1 : un temple funéraire pour la famille royale de Larsa ? », *NABU* 2018/11.

[56] Le lien entre la lettre UET 5 75 et l'inscription d'Enanedu UET 1 137 a été fait par D. Frayne, mais avec une interprétation différente : « The obv. of col. v continues with a description of a statue and recounts the regular offerings established for it. A letter of Kudur-mabuk found at Ur refers to the fashioning of a statue of an *en* priestess. This, as Renger (ZA 58 [1967] p. 120 n. 51) suggests, may have been made to accompany the installation of Enanedu » (RIME 4, p. 225). Et D. Frayne continuait son commentaire de UET 1 137 ainsi : « Since the text mentions at the end the setting up of a statue, possibly one of the *en* priestess herself, this tablet may be the one which accompanied the statue set up in the Gipar-ku » (RIME 4, p. 224). Cela supposerait qu'il existait des statues de soi-même (i.e. représenté en orant) à qui on attribuait des rations régulières *de son vivant*, ce que je ne crois pas attesté. Je préfère considérer que l'inscription d'Enanedu UET 1 137 fait allusion à une statue de culte de Ningal, à la suite de J. M. Asher-Greve & J. G. Westenholz, *Goddesses in Context On Divine Powers, Roles, Relationships and Gender in Mesopotamian Textual and Visual Sources*, OBO 259, Fribourg/Göttingen, 2013, p. 228.

[57] Woolley fit un contresens sur la nature de cette statue, considérant qu'elle représentait la déesse Ningal : « The little statue of Ningal on Pl. 55*a* was dedicated by her [i.e. Enanatuma] » (UE 7, p. 2). La légende de la photo est ainsi libellée : « En-ana-tuma's statue of Ningal (U.6352) found in the Larsa temple of the Gipar-ku » (UE 7, p. 57 et pl. 55a). Cela s'explique du fait que lorsqu'il découvrit cette statuette, il croyait que l'en était un homme (cf. *supra* note 2) : une statuette féminine ne pouvait donc que représenter la déesse Ningal. Il conserva cette identification même après qu'on eut compris que les en de Nanna étaient des femmes. Voir le commentaire de cette statuette par C. Suter, *Mél. Winter*, p. 329-330 (avec bibliographie antérieure) et p. 355 fig. 9.

statue dont parle Kudur-Mabuk dans sa lettre était en cuivre plaqué or[58] : c'est sans doute son caractère précieux qui explique que les pillards l'aient emportée en l'an 12 de Samsu-iluna. Quoi qu'il en soit, la nature d'une telle statue était bien différente de celle d'une orante : il s'agissait de la représentation d'une défunte, à qui des offrandes étaient régulièrement apportées[59].

Fig. 1. Statuette d'Enanatuma, fille du roi d'Isin Išme-Dagan, qui devint *enum* vers 1975 (U.6352).
État avant restauration (d'après UE 7, pl. 55a).

2. LE RÔLE RELIGIEUX DE L'*ENUM*

Dans l'idéologie – on hésite à écrire : théologie – de l'époque, la prêtresse-*enum* était considérée comme l'épouse du dieu Nanna, donc en quelque sorte une incarnation de la déesse Ningal. On verra qu'en dépit d'un tabou officiel, certaines prêtresses semblent avoir eu des enfants. Les activités religieuses des prêtresse-*enum* sont surtout connues pour Enanedu, dont on tentera de déterminer si c'était aussi une femme de lettres.

2.1. Épouse de Nanna, incarnation de Ningal

J. G. Westenholz a bien montré, en utilisant différents textes littéraires, comment les anciens Mésopotamiens concevaient la place des *enum* : elles étaient explicitement décrites comme « épouse du dieu Nanna ». Leur identification à la déesse Ningal, parèdre de Nanna, était telle qu'elles portaient, comme Ningal, le titre sumérien de zirru (SAL.NUNUZ.ZI), qui désigne la femelle d'un volatile, qu'elle

[58] Si l'on s'en tient à UET 5 75 : 4 (^{urudu}ALAM). Pour se faire une idée de la technique, on pense bien sûr au fameux « orant de Larsa », légèrement postérieur (cf. en dernier lieu A. Thomas, « L'adorant de Larsa au Louvre », dans G. Chambon, M. Guichard & A.-I. Langlois (éd.), avec la participation de Th. Römer et N. Ziegler, *De l'argile au numérique. Mélanges assyriologiques en l'honneur de Dominique Charpin*, PIPOAC 3, Louvain/Paris/Bristol, 2019, p. 1060-1080).

[59] Pour les statues des rois de Larsa défunts Sin-iddinam et Sin-iqišam à qui on apporte des offrandes, cf. HEO 12, p. 52 et ici-même B. Fiette, chap. 10, p. 312-313. Pour les offrandes aux prêtresses-*enum* défuntes, voir *infra* § 3.1. Voir de manière plus générale P. Pfälzner *et al.* (éd.), *Contextualising Grave Inventories in the Ancient Near East*, QSS 3, Wiesbaden, 2014.

a traduit par « poule » : Ningal – et l'*enum* avec elle – étaient conçues comme la femelle d'un oiseau qui n'était autre que Nanna. Et de conclure[60] :

> « Pour résumer les témoignages, le titre de zirru de Nanna renvoie à Enheduanna dans son incarnation de Ningal comme personne en tant que partenaire sexuel de Nanna. »

Le problème de la traduction du sumérien zirru par « poule » est double : d'abord, les connotations du mot en français contemporain ne conviennent guère à la dignité de la déesse Ningal ou de la prêtresse qui l'incarne. Traduire zirru par « poule » se heurte aussi à un problème de paléo-zoologie. Je propose de convoquer à ce point de l'enquête un sceau-cylindre plus tardif qui représente un prêtre, le crâne rasé, faisant une offrande devant deux symboles divins installés sur des socles (BM 89311)[61]. Le premier est une sorte de faisceau surmonté par un croissant de lune, il représente le dieu Nanna/Sin. Derrière, on a un volatile. D. Collon y avait reconnu une poule, mais E. von der Osten-Sacken a prétendu qu'il s'agissait d'un francolin, car le volatile aurait un ergot[62] : c'est vrai sur le dessin qu'elle a reproduit, mais pas sur la photo[63]. Quoiqu'il en soit de la question très disputée de la date d'apparition des poules dans l'Orient ancien, je retiens du dossier qu'en effet Ningal pouvait être représentée comme la femelle d'un volatile, ce qui correspond exactement au titre de zirru qui lui est attribué dans les textes[64].

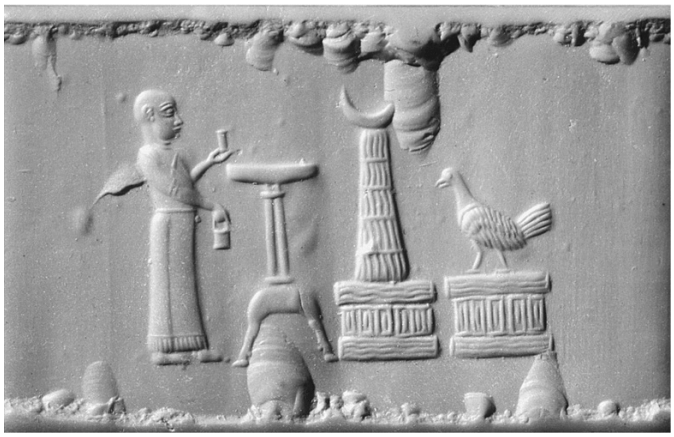

Fig. 2. Sceau-cylindre néo-babylonien BM 89311 ©The British Museum.

Le fait que l'*enum* était considérée comme l'incarnation de la déesse Ningal explique qu'il n'existait qu'une *enum* à la fois : une nouvelle *enum* n'était choisie qu'à la mort de celle qui occupait le poste. La situation est différente de celle des religieuses-*nadîtum*. Celles-ci portaient le titre sumérien de lukur, qui désignait une épouse secondaire : il en existait donc plusieurs à un moment donné. Cette différence n'a pas été perçue pendant longtemps – j'essaie de la rendre en français avec la distinction entre « prêtresse » et « religieuse ». Il faut oublier l'image qui fut donnée de l'*enum* comme une mère

---

[60] « Thus, the holder of this title, zirru-hen of Nanna, may be understood as Ningal on earth; there has been an identity-transference (…) To sum up the evidence, the title EN.NU.NUNUZ.Zl.^{d}NANNA relates to Enḫeduanna in her embodiment of Ningal in her persona as sexual partner of Nanna. » (*Mél. Sjöberg*, p. 544a).

[61] D. Collon, *Catalogue of the Western Asiatic Seals in the British Museum, Cylinder Seals V, Neo-Assyrian and Neo-Babylonian Periods*, Londres, 2001, n° 391.

[62] E. von der Osten-Sacken, *Untersuchungen zur Geflügelwirtschaft im Alten Orient*, OBO 272, Fribourg/Göttingen, 2015, p. 364.

[63] E. Ehrenberg, « The Rooster in Mesopotamia », dans E. Ehrenberg (éd.), *Leaving No Stones Unturned. Essays on the Ancient Near East and Egypt in Honor of Donald P. Hansen*, Winona Lake, 2002, p. 53-62, p. 55 fig. 2. S'il s'agissait d'un coq, on attendrait une crête (là aussi, le dessin reproduit par E. von der Osten-Sacken est inexact).

[64] Cet argument iconographique me semble de nature à dissiper le doute de F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 169-170, qui rejette la traduction « poule » suggérée par J. G. Westenholz pour revenir à la proposition d'E. Sollberger, qui traduisait zirru$_x$ ^{d}nanna par « true woman of Nanna ».

abbesse à la tête d'un couvent, qu'on trouve encore sous la plume de H. Hall en 1930[65] : le seul équivalent approximatif de cette réalité est le *gagûm* des religieuses-*nadîtum*, comme celles vouées au dieu Šamaš à Sippar ou au dieu Ninurta à Nippur[66] – et il faut noter que dans ces cas, le responsable des religieuses était toujours un homme…

2.2. Une femme sans enfant ?

En principe, épouse du dieu Nanna, l'*enum* n'était pas censée avoir de relations sexuelles avec un homme, ou du moins enfanter. On en a vu la preuve dans différents textes, mais il faut prêter attention au fait que la plupart d'entre eux sont de rédaction tardive et concernent des NIN.DINGIR/*entum*. Ainsi en est-il de ce présage[67] :

« La prêtresse-*entum*, afin d'éviter une grossesse, aura une relation anale. »

Par ailleurs, la « légende de Sargon », né d'une prêtresse-*entum* et de père inconnu, présente le fait comme anormal[68]. On peut enfin citer le mythe d'Atram-hasis, où l'*entum* fait partie des femmes taboues dont l'existence doit aider à résorber le problème de la surpopulation[69]. Aucun de ces textes ne se réfère à la situation historique réelle des prêtresses-*enum*.

Or on doit signaler la présence comme témoin dans un texte daté de l'an 35 de Rim-Sin d'un individu qualifié de « fils de l'*enum* » (DUMU EN.NA)[70] ; est-il possible qu'il s'agisse d'un fils d'Enanedu ? La *lectio facilior* serait TUR EN.NA « serviteur de l'*enum* ». Mais on trouve sur un autre texte l'empreinte du sceau d'un individu qualifié de « fils de l'*enum* de Nanna »[71].

En outre, ces cas ne sont pas isolés. On sait qu'un problème analogue se pose pour En-ana-tuma (la fille du roi Išme-Dagan d'Isin, *enum* vers 1975 av. J.-C.), puisqu'on connaît plusieurs empreintes d'un sceau ainsi libellé[72] :

« Abba, fils de Enan[atum]a, prêtresse-*enum* de Nanna. »

---

[65] « This building [i.e. le Gipar-ku] was replaced by Nabonidus on a new plan, and the new *convent* was placed under the rule as *abbess* of one of his daughters » (H. R. Hall, *A season's work at Ur, Al-'Ubaid, Abu Shahrain (Eridu), and elsewhere being an unofficial account of the British Museum archaeological mission to Babylonia, 1919*, Londres, 1930, p. 114 ; les italiques sont de moi) et plus bas : « And it is possible that the buildings between the ziggurrat and the Nabonidus-gate (see p. 116) were in a sense part of the E-gi-par, and were houses where *priestesses of the lower order* plied their trade, as Herodotus describes it (i.119) » (p. 115). Nous voilà avec des sœurs converses pratiquant la « prostitution sacrée » ! Tout cela est désormais à oublier. Le mot « convent » pour décrire le Gipar a aussi été employé par Gadd (*Iraq* 13, 1951, p. 35) ; il se trouve encore sous la plume de M. Stol, *Women*, p. 557, 558, 560 et 564, dont la synthèse est par ailleurs excellente.

[66] À Nippur, l'endroit où vivaient les lukur était le ki-lukur-ra : voir E. Stone, « The Social Role of the Nadītu Women in Old Babylonian Nippur », *JESHO* 25, 1982, p. 50-70, spéc. p. 56 et F. Huber Vulliet, « Un festival nippurite à l'époque paléobabylonienne », dans H. D. Baker, E. Robson & G. Zólyomi (éd.), *Your praise is sweet. A memorial volume for Jeremy Black from students, colleagues and friends*, Londres, 2010, p. 125-150, spéc. p. 137 (ces études seraient à mettre à jour avec les nombreuses données aujourd'hui disponibles, notamment dans TMH 10).

[67] [N]IN.DINGIR.RA MU *la e-re-šá qin-na-as-sa uš-nak* ; CT 34 44 iv : 10-11, cité par R. D. Biggs, *ŠÀ.ZI.GA. Ancient Mesopotamian Potency Incantations*, TCS 2, Locust Valley, 1967, p. 41b ; cf. CAD Q 255b-256a.

[68] Voir le commentaire de M. Stol, *Women*, p. 572. Le texte emploie le terme de *e-ni-tum*.

[69] W. G. Lambert & A. R. Millard, *Atra-ḫasīs The Babylonian Story of the Flood*, Oxford, 1969, p. 102 III vii 6–9. Au commentaire de M. Stol (*Women*, p. 568 et n. 79), on doit ajouter que la copie paléo-babylonienne que nous connaissons (CT 46 1-4) a été faite au XVIIe siècle, donc à un moment où les prêtresses-*enum* n'existaient plus.

[70] UET 5 252 : 3 (HEO 22, p. 72-74 ; http://www.archibab.fr/T6213).

[71] D. Ormsby, *JCS* 24 n° 6 (Rim-Sin II) (http://www.archibab.fr/T2968) ; cf. HEO 22, p. 128 : [NP] / DUMU EN ^{d}ŠEŠ.KI.

[72] YOS 5 46a, 50 et 51 : A.AB.BA / DUMU EN.AN.[NA.TUM].MA / EN ^{d}ŠEŠ.KI. Un fragment d'argile (« clay fragment ») portant une empreinte du même sceau a été retrouvé lors des fouilles régulières du Ganun-mah (U.581 ; cf. UE 6 p. 91 et http://www.ur-online.org/media_item/240756/). J. Renger a fait remarquer que le sceau ne pouvait avoir été utilisé par Abba lui-même, car les textes YOS 5 46, 50 et 51 datent de l'année 2 de Warad-Sin : Abba aurait eu alors environ 95 ans (*ZA* 58, p. 120-121). Mais peu importe ici : ce qui compte est le libellé de l'inscription.

Il semble donc que certaines *enum* eurent bel et bien des enfants. On ne peut savoir si elles les mirent au monde ou s'il s'agit d'enfants adoptifs.

2.3. Les activités religieuses de l'*enum*

Les activités religieuses des prêtresses-*enum* sont assez bien connues à l'époque d'Ur III, grâce à la documentation administrative[73]. Pour l'époque paléo-babylonienne, celle-ci est moins riche, mais peut être complétée par d'autres genres de textes. Le « clou » d'Enanedu met l'accent sur les rites de purification, mais de façon assez vague[74] :

> « Enanedu, prêtresse-*enum* de Nanna, (…) parure de l'Ekišnugal, qui culmine plus haut que les cieux, ornement de l'é-nun, lumière très brillante qui se lève sur le pays, convenant, vu sa sainteté, à la couronne de la prêtrise, appelée à juste titre pour accomplir les rites de purification (giš-hur šu-luh) de la divinité, princesse pleine de révérence, qui se tient sur la haute estrade du temple de son roi[75], après avoir procédé à la purification, Enanedu, prêtresse-*enum* présentée à Nanna et Ningal (…) »

Ce texte cite les deux lieux où l'*enum* exerçait son activité : le temple du dieu Nanna (nommé comme Ekišnugal) et celui de sa parèdre Ningal (ici cité comme é-nun). Un passage de la *Lamentation sur Ur* nous éclaire sur cette dualité[76] :

> Ur, le sanctuaire, a été livré au vent, comment maintenant peux-tu prospérer ?
> Sa prêtresse-en ne vit plus dans le Gipar, comment maintenant peux-tu prospérer ? (…)
> Ta prêtresse-en fidèle, choisie voluptueusement dans l'Ekišnugal,
> Ne se rend plus joyeusement du sanctuaire vers le Gipar. »

On voit donc que la prêtresse-*enum*, quoique résidant dans le Gipar-ku qui était en même temps le temple de Ningal, se rendait aussi dans le temple de Nanna. Je passe ici sur le dossier du « mariage sacré », qui mériterait un long développement, mais pour lequel fort peu d'éléments sûrs peuvent être utilisés[77].

L'*enum*, épouse du dieu Nanna, n'en était pas moins une personne humaine, qui avait le devoir d'intercéder pour les siens[78]. C'est ce que montre l'inscription du « clou » d'Enanedu. Habituellement,

---

[73] Voir F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 183-184.

[74] BM 130729 : (1) en-an-e-du$_7$ (2) en ^{d}nanna (…) (5) me-te-é-kiš-nu-gál zà-ša$_4$-utah-he u$_9$-na (6) hé-du$_7$ é-nun-na u$_4$-sa-sa-ha kalam-šè è (7) aga-nam-en-<na>-šè kù-ge-eš-e túm-ma (8) giš-hur-šu-luh-nam-dingir-šè zi-dè-eš pà-da (9) nun ní-tuk du$_8$-mah é-lugal-la-na-šè šu-luh-luh-ha-ta al-gub-bu-a (10) en-an-e-du$_7$ (11) en igi-du$_8$-a-^{d}nanna-^{d}nin-gal-bi. Cf. C. J. Gadd, « En-an-e-du », *Iraq* 13, 1951, p. 27-39 ; rééditions dans HEO 22, 1986, p. 200-201 et RIME 4, 1990, p. 299-301 nº 20.

[75] Il ne faut pas traduire « du palais » (D. Frayne : « of the palace ») : é-lugal-la-na désigne « le temple de son roi », i.e. le dieu Nanna.

[76] N. Samet, *The Lamentation over the Destruction of Ur*, MC 18, Winona Lake, 2014, p. 72-73 et 353-354 : (348) uri$_2^{ki}$ èš líl-e im-ma-an-gar ì-ne-šè-gin$_7$ ì-e-àm-mú (349) en-bi gi$_6$-pàr-ra ba-ra-mu-un-tìl ì-ne-šè-e-gin$_7$ ì-e-àm-mú (…) (353) en zi šà hi-li-a pà-da-zu é-kiš-nu-gál-la (354) èš-ta gi$_6$-pàr-šè húl-la-na nu-mu-ni-in-dib-dib-bé.

[77] Un bon résumé des débats (avec bibliographie) a été donné par F. Huber Vulliet, BPOA 14, 2019, p. 165 et n. 743. Il est regrettable que l'image que l'on peut se faire du sujet en venant d'un autre domaine, comme l'égyptologie, soit inexacte. C'est ainsi que M. Bietak écrivit récemment : « The so-called *Giparu* was the abode of the *entu*-priestesses. From among them the human consort of the god Nanna was chosen for the ritual of the "sacred marriage," which is supposed to have taken place in the *Giparu*. » (M. Bietak, « The Giparu of Ur as a Paradigm for Gender-related Temple Types in the Ancient Near East », *Eretz Israel* 33, 2018, p. 9*-24*, spéc. p. 13*). L'idée du choix d'une prêtresse-*enum* parmi ses consœurs pour le rite du mariage sacré ne repose sur aucune donnée.

[78] Pour ce thème, voir D. Charpin, « L'intercession dans la civilisation mésopotamienne », dans Th. Römer, B. Dufour, F. Pfitzman & C. Uehlinger (éd.), *Entre dieux et hommes : anges, démons et autres figures intermédiaires. Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 19 et 20 mai 2014*, OBO 286, Fribourg/Göttingen, 2017, p. 238-254.

l'*enum* intercédait pour le roi son père auprès de la divinité. Le roi étant alors un frère d'Enanedu, à savoir Rim-Sin[79], c'est pour lui qu'Enanedu intercède[80] :

> « Puissent (Nanna et Ningal) saisir ma main tendue afin que la vie de Rim-Sin, mon frère bien-aimé, soit prolongée et puissent-ils livrer en ses mains la totalité des pays qui lui sont hostiles. »

2.4. Une femme lettrée ?

Enanedu était-elle une femme lettrée ? Nous n'avons pas de témoignage précis en ce qui la concerne, mais on peut raisonnablement supposer que la réponse est positive.

On peut en effet citer le cas contemporain de Ninšatapada : cette fille du roi d'Uruk Sin-kašid avait été placée par son père comme prêtresse nin-dingir du dieu Meslamtaea dans la ville de Durum[81]. Après l'annexion du royaume d'Uruk par le roi de Larsa Rim-Sin, Ninšatapada écrivit à ce dernier une supplique en sumérien de 57 lignes. On en possède pas moins de sept manuscrits différents ; il s'agit sans doute d'une lettre réelle, qui a fini par rentrer dans le corpus des exercices scolaires. Or dans l'adresse de cette lettre, Ninšatapada se définit comme « femme-scribe »[82].

Revenons à Ur : le seul exemple qu'on tient traditionnellement pour sûr d'une *enum* lettrée est celui de la fille de Sargon d'Akkade, Enheduanna. À l'époque paléo-babylonienne, on lui attribuait pas moins de six compositions en sumérien, notamment le recueil des hymnes aux temples, ou des hymnes à la déesse Inanna[83]. La question est de savoir si elle fut réellement l'auteure de ces œuvres, ou si son nom est employé de manière générique comme l'a pensé M. Civil[84]. Si tel était le cas, toutes les *enum* auraient pu « publier » sous son nom : l'idée est intéressante et mériterait d'être creusée. Si cette vue se confirmait[85], toutes les indications que nous trouvons dans les textes attribués à Enheduanna

---

[79] D. Frayne traduit l. 22 šeš-tam-ma-gu$_{10}$ par « my twin brother », mais Enanedu décrit Warad-Sin de la même manière comme [šes-ta]m-ma-gu$_{10}$ (RIME 4, p. 227 n° 15, Fgmt 11 : 4' ; la restitution est pratiquement certaine). On aurait donc, non pas des jumeaux, mais des triplés, ce qui n'est guère vraisemblable. Le mot akkadien équivalent (*talîmum*) semble simplement désigner une relation de proximité ; cf. A. Bartelmus, « *Talīmu* and the relationship between Assurbanipal and Šamaš-šumu-ukīn », *SAAB* 16, 2007, p. 287-302.

[80] BM 130729 : (21) šu-si-sá-gu$_{10}$ u$_4$-nam-ti-^{d}*ri-im*-^{d}EN.ZU (22) šeš-{gu$_{10}$-}tam-ma-{NA}-gu$_{10}$ (23) sù-su$_x$-u$_5$-dè mu-un-dè-ri-eš-a (24) kur-gú-erim$_2$-gál-la-ni (25) šu-ni-šè b[í]-in-si-iš{eš}-[a].

[81] Il me semble qu'en installant sa fille comme nin-dingir de Meslamtaea (une forme de Nergal) à Durum, Sin-kašid désirait imiter à une échelle plus modeste les rois d'Isin, puis de Larsa, qui plaçaient leur fille dans une ville autre que leur capitale, en l'occurrence Ur, comme prêtresse-*enum* d'un dieu prestigieux, Nanna.

[82] Voir en dernier lieu N. M. Brisch, *Tradition and the Poetics of Innovation: Sumerian Court Literature of the Larsa Dynasty (c. 2003-1763 BCE),* AOAT 339, Münster, 2007, p. 81-87 (com.) et p. 245-261 (réédition). À mes yeux, la lettre bilingue d'un scribe en disgrâce au roi de Mari Zimri-Lim s'inscrit dans la même tradition : mais le seul manuscrit que nous ayons retrouvé est celui de la lettre réelle, qui n'est jamais entrée dans un curriculum scolaire (D. Charpin, « Les malheurs d'un scribe, ou de l'inutilité du sumérien loin de Nippur », dans M. deJ. Ellis (éd.), *Nippur at the Centennial. Papers read at the 35e Rencontre Assyriologique Internationale, Philadelphia 1988*, Philadelphie, 1992, p. 7-27).

[83] J. G. Westenholz, *Mél. Sjöberg*, Philadelphie, 1989, p. 540b. Voir la mise au point de M. Stol, *Women*, p. 565-566 et ajouter A. Zgoll, « En-hedu-Ana: Tochter Sargons—Gemahlin des Mondgottes. Zeugnisse vom dramatischen Leben der frühesten Authorin (24. Jh. v.Chr.) », dans J. Kügler & L. Bormann (éd.), *Töchter (Gottes). Studien zum Verhaltnis von Kultur, Religion, Geschlecht*, Bayreuther Forum Transit 8, Münster, 2008, p. 7-21.

[84] M. Civil, « Les limites de l'information textuelle », dans M.-Th. Barrelet (éd.), *L'archéologie de l'Iraq du début de l'époque néolithique à 333 avant notre ère : perspectives et limites de l'interprétation anthropologique*, Colloques internationaux du CNRS 580, Paris, 1980, p. 225-232 (p. 229) ; article repris dans L. Feliu (éd.), *Studies in Sumerian civilization. Selected writings of Miguel Civil*, Barcino. Monographica Orientalia 7, Barcelone, 2017, p. 673-681. Voir en dernier lieu K. Wagensonner, « Between History and Fiction — Enheduana, the First Poet in World Literature », dans A. W. Lassen & K. Wagensonner (éd.), *Women at the Dawn of History*, New Haven, 2020, p. 39-45.

[85] Noter M. Stol, *Women*, p. 566 n. 66 à propos des anachronismes qui ont été relevés : « P. Michalowski in: J. S. Cooper, G. Schwartz, *The study of the Ancient Near East in the 21st century* (1996) 183–185. M. Civil assumes that 'Inanna and Ebeḫ' was composed during the Larsa period. J.-J. Glassner in: F. Briquel-Chatonnet, *Femmes* (2009) 219–231, also has doubts on her being the author. » Voir le résumé des discussions et la bibliographie dans F. Weiershäuser, *Die königliche Frauen der III. Dynastie von Ur*, GBAO 1, Göttingen, 2008, p. 249-250.

concerneraient en réalité les prêtresses-*enum* de l'époque paléo-babylonienne. Le résumé des activités d'Enheduanna par M. Stol est de ce point de vue intéressant[86] : « She has to conduct purification rituals, bring sacrifices in certain months, sing cheerful songs, share a bed with the moon god, look after the temple and compose poetry. »

Que le souvenir d'Enheduanna ait été encore vivant à Ur à l'époque d'Enanedu se vérifie par le fait qu'une copie d'une inscription à son nom a été découverte parmi les exercices scolaires du n°7 Quiet Street[87]. Or il ne s'agit pas d'un texte anodin : c'est celui qui figurait sur le fameux « disque », qui a été retrouvé par Woolley dans le Gipar-ku[88]. Autrement dit, l'élève qui a recopié ce texte a eu directement ou indirectement accès à cet objet, qui ne sortait sûrement pas du Gipar-ku[89]. Or dans la maison n°7 Quiet Street vivait le purificateur-*abriqqum* Ku-Ningal, qui fut par ailleurs bénéficiaire des largesses d'Enanedu[90] : il existait donc entre eux des liens très étroits. Il faut alors revenir sur l'hymne UET 6/3 610 (*supra* § 1.1). Ce fragment de tablette, comme beaucoup d'autres, a perdu son numéro en U : sa provenance précise est donc inconnue, mais vu sa parenté très étroite avec les hymnes « Rim-Sin lugal-mu » (UET 6/1 103, 105 et 106), découverts au nº 7 Quiet Street, il n'est pas impossible qu'il ait la même provenance. Or, dans l'inventaire des tablettes découvertes au nº 7 Quiet Street, le numéro U.7752 correspond à une « Tablet, large fragment », qui a disparu depuis[91] : ce pourrait bien être UET 6/3 610[92]. J'avais envisagé que les hymnes « Rim-Sin lugal-mu » aient été composés par le purificateur-*abriqqum* Ku-Ningal qui habitait cette maison[93] : ce pourrait aussi être le cas de UET 6/3 610. On peut faire un pas de plus dans l'hypothèse, sans tomber dans le roman : satisfaite de l'hymne composé en son honneur, Enanedu aurait remercié Ku-Ningal en lui donnant un verger pris sur son domaine propre[94].

3. LA RÉSIDENCE ET LE DOMAINE DE L'*ENUM*

D'une certaine façon, Enanedu vivait la vie de n'importe quelle femme : elle gérait sa maisonnée pour le compte de son mari – mais celui-ci n'était pas une personne ordinaire, puisqu'il s'agissait dieu Nanna. La prêtresse-*enum* devait veiller à l'entretien de sa demeure et à l'organisation de son domaine. On verra qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui avait trait à la prêtresse-*enum* et ce qui concernait la déesse Ningal, puisque les deux cohabitaient dans un même bâtiment : le Gipar-ku[95].

---

[86] *Women*, p. 564.

[87] U.7737 = UET 1, 289 iv 73-83. L'hypothèse de R. McHale-Moore, selon qui ce serait Enanatumma qui aurait fait faire la copie du disque sur tablette, ne tient pas compte du locus où celle-ci fut découverte (R. McHale-Moore, « The Mystery of Enheduanna's Disk », *JANES* 27, 2000, p. 69-74).

[88] L'original a été gravé au dos du disque U.6612 (pour lequel voir ci-dessus p. 188 et n. 11). La copie figure à la fin d'une tablette à quatre colonnes, dont l'essentiel est consacré à la copie de deux inscriptions d'Ibbi-Sin ; l'identification de la troisième inscription a été faite par E. Sollberger, *RA* 63, 1969, p. 180, note brève nº 16. Voir FAOS 7, p. 190 Sargon C 15 (édition parallèle) = RIME 2 p. 35 nº 16 (édition composite).

[89] On remarquera que les coupures des lignes sont exactement les mêmes sur la copie paléo-babylonienne que sur l'original paléo-akkadien. La photo de chantier ne donne malheureusement qu'une vue de la face (http://www.ur-online.org/subject/7032/). La tablette est en Irak : « IM 85457 (Dahok) » selon Ur Online.

[90] Cf. le don de terre UET 5 272 (HEO 22, p. 60-61) ; voir ci-dessus p. 189 et n. 14.

[91] Le numéro U.7752 manque au catalogue de UE 7, p. 259a, mais voir la fiche établie par E. Burrows (http://www.ur-online.org/media_item/244200/), que j'avais citée dans HEO 22, p. 37.

[92] Que sur le terrain le P. Burrows n'ait pas identifié la nature du texte n'a rien d'étonnant quand on voit la difficulté que nous avons encore à le faire (cf. *supra* § 1.1).

[93] Depuis, N. Brisch a proposé que ces textes aient été recopiés pour Rim-Sin II (N. M. Brisch, *Tradition and the Poetics of Innovation: Sumerian Court Literature of the Larsa Dynasty (c. 2003-1763 BCE)*, AOAT 339, Münster, 2007, p. 120), mais cette hypothèse n'est guère solide (cf. D. Charpin, « Se faire un nom : la louange du roi, la divinisation royale et la quête de l'immortalité en Mésopotamie », *RA* 102, 2008, p. 149-180, spéc. p. 151).

[94] UET 5 272, édité dans HEO 22, p. 61 (avec collations ; cf. http://www.archibab.fr/T6207). J'avais expliqué dans HEO 22, p. 205-206, qu'il était exclu pour des raisons chronologiques que ce don d'un verger ait été la récompense reçue par Ku-Ningal pour avoir éventuellement rédigé le clou de fondation BM 30729. Mais rien n'empêche que ce don ait un lien avec la composition de l'hymne UET 6/3 610. Il ne s'agit bien entendu que d'une possibilité.

[95] Je n'ai pas entrepris ici de comparaison avec la situation à l'époque d'Ur III, mais elle paraît très semblable ; voir les données réunies et analysées par F. Huber Vulliet, BPOA 14, p. 181-182 §§ 9.4 et 9.5.

3.1. Les travaux de reconstruction du Gipar-ku

Warad-Sin avait entrepris des travaux de restauration du temple de Ningal, dont témoigne une inscription retrouvée sur plusieurs clous : elle rappelle la restauration du temple (E-ilurugu-kalamma), sans que le plan en ait été modifié[96].

Mais la moitié septentrionale du bâtiment, réservée à la résidence des prêtresses-*enum*, ne semble pas avoir été alors rénovée. De gros travaux y avaient été entrepris par Enanatuma, fille d'Išme-Dagan d'Isin, dans le second quart du XXe siècle. Dans l'inscription de son « clou », Enanedu décrit l'état de délabrement dans lequel se trouvait le Gipar quelque 175 ans plus tard, et les travaux de réfection qu'elle y entreprit (ll. 26-43) : elle restaura le bâtiment d'habitation et pourvut d'un nouveau mur plus large le lieu où reposaient les prêtresses qui l'avaient précédée. La mention de l'endroit où étaient enterrées les prêtresses d'antan ne constitue pas une particularité propre au Gipar : beaucoup de maisons particulières comportaient un caveau funéraire en sous-sol. Le Gipar-ku, résidence des *enum*, se conformait donc sur ce point à la coutume, à ceci près que l'on y a retrouvé non pas un, mais cinq caveaux (B.10, 12, 13, 14 et 15)[97].

Les *enum* n'ayant en principe pas de descendance, c'était à la prêtresse en poste de procurer aux *enum* enterrées sous le Gipar-ku des offrandes alimentaires régulières. On a retrouvé des éléments de la comptabilité de ces offrandes, qui correspondent au rite du *kispum* habituellement effectué par le chef de famille[98]. On ne suivra donc pas R. Harris, qui avait indiqué[99] :

> « On pensait que le pouvoir de la prêtresse-*entum* d'assurer la prospérité de la communauté continuait après sa mort. De ce fait, des offrandes étaient faites aux *entum*s précédentes dans l'espoir que le pouvoir continuerait à être actif. »

Il ne faut pas confondre ces offrandes alimentaires régulières faites aux défunts avec les objets précieux qu'on avait coutume de déposer au moment de l'enterrement, qui constituent des offrandes funéraires à proprement parler. Ur est justement célèbre par la richesse des tombes royales du IIIe millénaire. Vu l'appartenance des prêtresses-*enum* à la famille royale, les objets précieux devaient être nombreux dans les tombes du Gipar-ku[100]. Rien n'en a cependant été retrouvé, en raison du pillage qui eut lieu après l'année 12 de Samsu-iluna, qui affecta particulièrement cette zone du bâtiment[101] : les pillards savaient parfaitement où chercher…

---

[96] RIME 4, p. 203-204 n° 1.

[97] UE 7, p. 8 et 51-52, avec la pl. 118 ici reproduite ; il s'agit du type voûté en encorbellement. Il pourrait aussi y avoir eu un sixième caveau en B.11. Curieusement, le plan indique la présence d'un caveau sous la pièce B.16, dont le texte de Woolley ne dit rien. On fera attention au fait que la numérotation des pièces par Woolley n'est pas la même pour le plan de l'époque Ur III (UE 6, pl. 57) et celui de l'époque d'Isin-Larsa ; l'article de P. Weadock utilise la numérotation des pièces du plan d'Ur III (qui était celui de *AJ* 6, pl. XLIV [et non pas XLI comme elle l'indique], après la p. 366).

On observe également la présence de caveaux funéraires à Khafajah sous le bâtiment qu'on peut identifier comme un Gipar (voir ci-dessus note 13).

[98] Pour les offrandes funéraires à En-ana-tuma et à l'*enum* par ailleurs inconnue Enmegalana, cf. H. Figulla, *Iraq* 15, 1953, p. 111 n°s 35–36 et p. 176 n°s 60–63 ; cf. M. Van De Mieroop, BBVO 12, p. 116 ; D. Loding, *JCS* 28, 1976, p. 234 n° 3.

[99] « It was thought that the power of the *entu* to insure the prosperity of the community continued on after her death. Therefore, offerings were made to the earlier *entu*s in the hope the power would continue to act on its behalf. » (RlA 3, p. 378b).

[100] On possède l'inventaire des riches offrandes funéraires pour une *enum* de Nanna à Ga'eš à l'époque d'Ur III : cf. W. Sallaberger, « Eine reiche Bestattung im neusumerischen Ur », *JCS* 47, 1995, p. 15-21 (UET 3 335).

[101] La vulgate se trouve encore chez M. Stol, *Women*, p. 574 : « It is possible that the Gipar in Ur was destroyed by Samsu-iluna together with the rest of the city in his Year 11. » En réalité, Samsu-iluna n'a nullement détruit Ur durant sa onzième année : pour plus de détails, voir D. Charpin, « La fin d'une ville : Ur sous Samsu-iluna », dans D. Charpin & A. Jacquet (éd.), *Recherches récentes sur la ville d'Ur. Actes du colloque du Collège de France du 3-4 décembre 2020*, Paris, en préparation (réédition et commentaire de UET 5 868, du 3/viii/Samsu-iluna 12).

3.2. La gestion du domaine

Enanedu dut remettre en état non seulement sa demeure, mais aussi le domaine agricole rattaché au Gipar-ku.

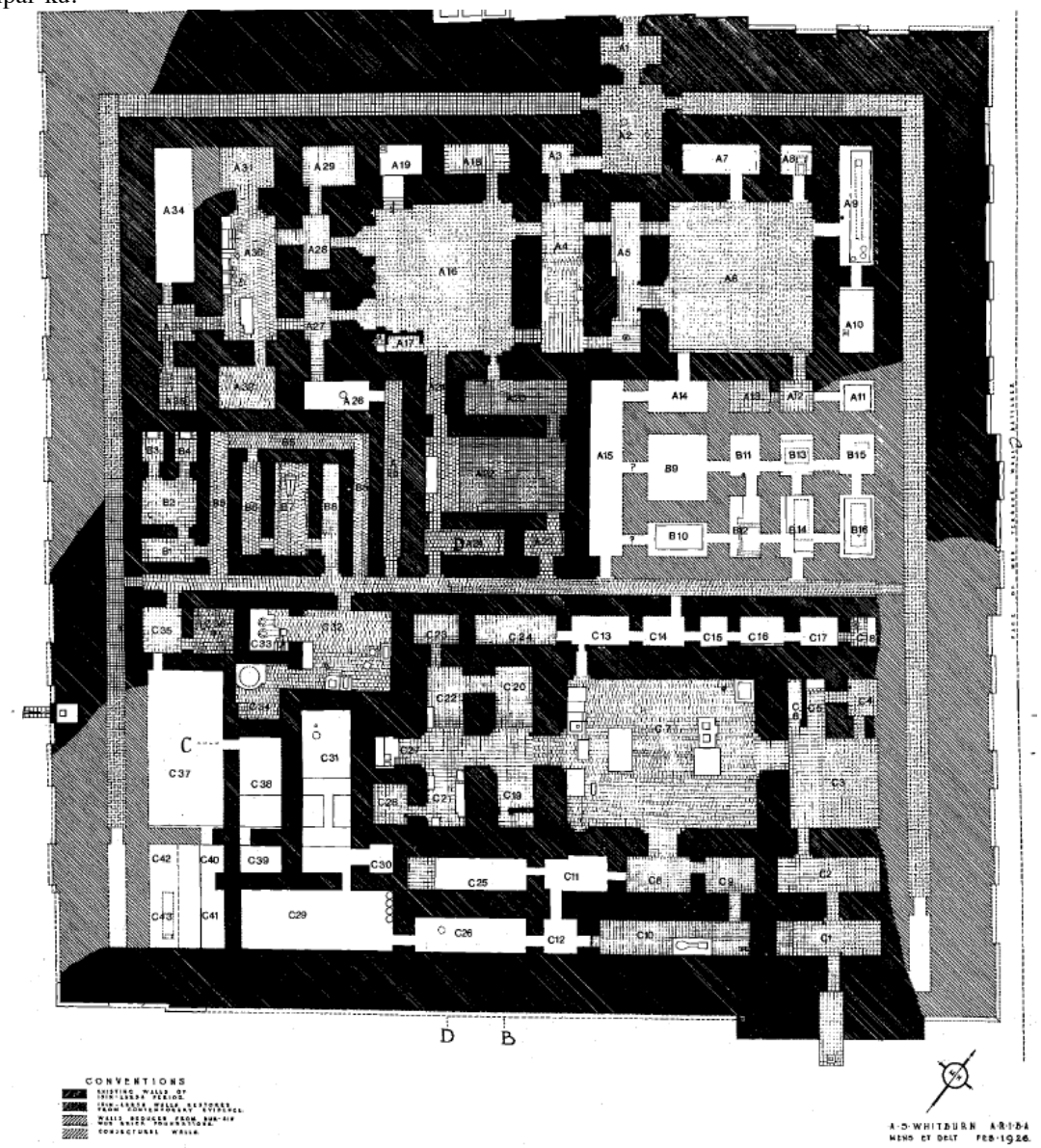

Fig. 3. Plan du Gipar-ku (d'après UE 7, pl. 118).

3.2.1. La remise en état du domaine agricole

Sur une tablette de pierre retrouvée dans la cour C7 du Gipar-ku, malheureusement très fragmentaire, Enanedu rappelle ses principales actions, et en particulier la remise en culture de champs qui avaient été abandonnés auparavant[102] :

> « Le champ du "vieux terroir", qui était en friche depuis longtemps et ne produisait aucun revenu, (moi,) Enanedu (…) pour de l'argent (…). Le champ du "terroir large" qu'on n'irriguait plus, et qui [ne produisait aucun] revenu, assurément je (…). »

[102] U.6363 = UET 1 137 = RIME 4, p. 227-228 nº 15 Frgmt 12 : (5') a-š[à] a-gàr-sun-na (6') u_4-u[l-l]a-ta šub-ba (7') m[áš-z]i ba-ra-gál-la (8') [en-a]n-e-du_7 (9') […] x […] x (10') [n]am-kù-babb[ar …] et Frgmt 13 : (6') a-šà a-gàr-dag[al-la] (7') a nu-mu-un-d[é-a] (8') ⌜máš-zi⌝ x x x […] (9') [h]é-[…].

Ce qu'on ignore, c'est si le Gipar en tant que tel disposait d'un domaine particulier, ou si celui-ci ne faisait qu'un avec le domaine du temple de Ningal. Deux indices feraient pencher pour la seconde solution. D'un point de vue matériel, la cuisine du Gipar-ku (située en C.32-C.34) semble avoir été conçue pour desservir aussi bien le temple que la résidence de l'*enum*. D'autre part, dans les listes d'offrandes retrouvées dans la pièce C.26, figurent des denrées provenant du Ganunmah de Ningal, destinées aussi bien aux offrandes dans le temple qu'aux offrandes faites aux *enum* défuntes[103].

3.2.2. La gestion des troupeaux

Tout récemment, A. George a publié une lettre écrite par Enanedu à un certain Lipit-Ištar[104] :

> « Dis à Lipit-Ištar : ainsi (parle) Enanedu. Que Nanna et Ningal te fassent vivre !
> Au sujet d'Etel-pi-Ištar, à propos duquel tu m'as écrit, il fait paître mes ovins, (mais) il a "mangé" 2 de mes ovins. (Suite cassée, puis lacune). »

On ne sera pas étonné que la prêtresse commence sa missive avec une bénédiction par les dieux Nanna et Ningal[105]. Enanedu y répond à une lettre concernant un certain Etel-pi-Ištar : celui-ci, chargé de faire paître le troupeau d'ovins la prêtresse-*enum*, s'est approprié deux bêtes. La fin de la lettre a disparu : il est en tout cas intéressant de voir Enanedu s'occuper elle-même du détail d'affaires à nos yeux d'importance secondaire.

3.3. La gestion de la maisonnée et autres activités économiques

Une demeure de la taille du Gipar-ku devait naturellement comprendre un personnel nombreux et diversifié. Nous n'en connaissons malheureusement que peu de choses. On peut noter l'existence d'un escorteur[106]. Il existe également un sceau d'un serviteur d'Enanedu[107] :

> « Ibbi-Enlil, fils de Išdu-kin, serviteur d'Enanedu. »

Sa fonction n'est toutefois pas indiquée. Néanmoins, la légende de ce sceau est tout à fait remarquable. À cette époque, un individu se déclarait sur son sceau serviteur d'un dieu ou du roi ; il est tout à fait exceptionnel qu'on trouve mention d'une autre personne que le souverain[108].

---

[103] Voir A. Jacquet, « La gestion des offrandes dans les entrepôts des temples à Ur : le Ganun-mah de Nanna et le Ganun-mah de Ningal », dans D. Charpin & A. Jacquet (éd.), *Recherches récentes sur la ville d'Ur*, Paris, en préparation.

[104] CUSAS 36 101 : (1) *a-na li-pí-it-iš$_8$-tár* (2) *qí-bí-ma* (3) *um-ma* EN.AN.E.DU$_7$-*ma* (4) ^{d}ŠEŠ.KI *ù* ^{d}NIN.GAL (5) *li-ba-al-li-ṭù-ka* (6) *aš-šum* ^{1}*e-te-el-pi$_4$-iš$_8$-tár* (7) *ša ta-aš-pu-ra-am* (8) U$_8$.UDU.HI.A-*ia* (9) *e-re-i-ma* (10) ⌜2⌝ U$_8$.UDU.HI.A-*ia* (11) [*i*]-*ku-ul-ma* (12) (traces) (R.) (…) (reste de la surface anépigraphe). Cf. A. George, *Old Babylonian Texts in the Schøyen Collection, Part One. Selected Letter*s, CUSAS 36, Bethesda, 2018 n° 101 (http://www.archibab.fr/T23861) ; je remercie B. Fiette pour avoir attiré mon attention sur ce texte. Comme il s'agit d'une tablette issue de fouilles irrégulières, on ignore sa provenance, mais il ne s'agit presque sûrement pas du site d'Ur.

[105] Pour la question des divinités invoquées dans les bénédictions des lettres, voir en dernier lieu A.-I. Langlois, *Archibab 2. Les archives de la princesse Iltani découvertes à Tell al-Rimah (XVIIIe siècle av. J.-C.) et l'histoire du royaume de Karana/Qaṭṭara*, Mémoires de NABU 18, Paris, 2017, t. 2, p. 18-23.

[106] Témoin en UET 5 194 [http://www.archibab.fr/T13025] (achat de prébendes par Kiag-madana, Rim-Sin 19), rev. 8' : ^{1}*ì-lí-i-dí-nam* AGA.ÚS EN.NA.

[107] *i-bi-*^{d}EN.LÍL / DUMU *iš-du-ki-in* / ÌR EN.AN.E.DU$_7$ (UE 10 459, réédité dans RIME 4, p. 315 n° 2021). Cette empreinte figure sur le fragment d'argile U.4888, qui est un « post-season number » (UE 7, p. 220b), de sorte qu'il n'est pas sûr qu'il provienne du Dublamah. L'original est au musée de Bagdad (IM 53118).

[108] Pour d'autres exemples et la discussion du phénomène, voir D. Charpin, « Hagalum, *šakkanakkum* de Râpiqum, et ses serviteurs », dans B. Böck, E. Cancik-Kirschbaum & T. Richter (éd.), *Munuscula Mesopotamica. Festschrift für Johannes Renger*, AOAT 267, Münster, 1999, p. 95-108 (p. 104-106). Noter que, dans le cas du « serviteur d'Enanedu », on se situe dans une tradition de longue durée, puisqu'on connaît deux sceaux de serviteurs de l'*enum* Enmenanna, fille du roi d'Akkade Naram-Sin (E. Sollberger, *AfO* 17, 1954/56, p. 27 = RIME 2, p. 176-177 n°s 2019 et 2020) ainsi qu'à l'époque d'Ur III le sceau du scribe Girni-isa, serviteur de la prêtresse Ennirzianna (RIME 3/2, p. 183 n° 87). On a ici un élément de plus du conservatisme considérable des institutions religieuses.

On peut regretter que les archives du Gipar-ku n'aient pas été conservées de manière plus complète, surtout quand on compare la situation avec celle du tell D de Khafajah (Tutub). En 1935, les fouilleurs y ont découvert 111 tablettes datant du XIXe siècle, formant des archives mortes, conservées entre deux sols. Certaines d'entre elles appartenaient aux archives de la prêtresse-*enum* du dieu Sin, qui avait une importante activité de prêt[109]. Rien de comparable n'est disponible pour Enanedu dans le Gipar-ku, mais nous avons néanmoins une trace de son activité de créancière grâce à un contrat découvert dans le quartier AH, au n° 15 Church Lane, UET 5 343 : il s'agit d'un prêt d'argent à intérêt par Enanedu[110] et Namti-nibani[111] à un groupe de 6 personnes.

3.4. La gestion du temple de Ningal

La prêtresse-*enum* participait à la gestion du « grand entrepôt » (Ganunmah) de la déesse Ningal. Nous en avons la preuve pour une *enum* plus ancienne qu'Enanedu. Le texte Nisaba 12 II 23 enregistre en effet un apport par un responsable de bovins de beurre et de fromage au Ganunmah de Ningal[112]. Le scribe a précisé que la tablette comportait l'empreinte du « sceau d'Enanatuma et des intendants-*šatammû* » : malheureusement, parmi les sceaux qui ont été déchiffrés, on ne trouve pas celui de la prêtresse, mais son rôle administratif dans ce contexte est assuré. En ce qui concerne Enanedu, nous ne disposons d'aucun témoignage direct[113].

Une question reste encore indécise : le domaine du temple de la déesse Ningal était-il confondu avec celui du Gipar ? Si la réponse est positive, on peut se demander comment s'établissait le partage des tâches entre le responsable du temple de Ningal et la prêtresse-*enum*. En 2017, A. Otto et son équipe ont découvert une maison qui fut occupée par le responsable du temple de Ningal jusqu'en 1835, un dénommé Sin-nada ; sa vaste demeure se trouvait au sud de la ville (« Area 5 ») et sa fouille a été terminée au printemps 2019. Elle a permis de découvrir des textes scolaires, de nombreux scellements, ainsi que des textes administratifs et des lettres[114]. Aucun document n'a permis de répondre à la question des rapports de cet administrateur du temple de Ningal avec la prêtresse-*enum* de l'époque, qui n'apparaît dans aucun des écrits retrouvés. Mais on doit remarquer que, sur les deux sceaux que Sin-nada utilisa

---

[109] À côté des prêts effectués par le dieu Sin, sans qu'un intermédiaire humain soit mentionné, d'autres mentionnent comme créancier la prêtresse-*enum*. Malgré ce qu'avait cru leur éditrice, le terme de EN, EN-*um*, ou *e-nu-um* désignait bien une femme et non pas un « high priest » : cf. D. Charpin, « La dot-*nidittum* de l'*ênum* de Sîn à Tutub », *NABU* 2004/78.

[110] Son nom est écrit d'une manière unique EN.AN.E.DU$_{10}$; il n'avait pas été reconnu par Figulla, qui a lu Bēl-šamē-ṭābum dans le catalogue de UET 5, p. 13b et dans l'index p. 34a.

[111] Le statut de ce co-prêteur n'est pas indiqué par le texte, mais il s'agit sans doute d'un membre du clergé. Son nom est manifestement l'abréviation de E-namti-nibani, comme Namti-sud est celui de E-namti-sud (cf. HEO 22, p. 396-397). Noter la présence de Namti-nibani en UET 5 194 : R. 6', où il porte le titre de RÁ.GAB (pour ce texte cf. *supra* note 106) ; pour le statut de *rakbum*, cf. M. Stol, « Der altbabylonische Beamte rá-gaba », dans C. Mittermayer & S. Ecklin (éd.), mu-ni u$_4$ ul-li$_2$-a-aš ĝa$_2$-ĝa$_2$-de$_3$. *Altorientalische Studien zu Ehren von Pascal Attinger*, OBO 256, Fribourg/Göttingen, 2012, p. 329-352.

[112] www.archibab.fr/T22455. Pour la date de ce texte, voir la note « En marge d'EcritUr, 11 : le sceau de la prêtresse-en Enanatuma », *NABU* 2020/56 (reproduite ici-même, chap. 15).

[113] Il faut corriger le commentaire de UET 3 282 donné par F. Huber Vulliet. Après avoir noté qu'il s'agit d'une tablette paléo-babylonienne, elle ajoute : « Il s'agit en effet du seul texte établissant un lien entre la grande-prêtresse de Nanna et la gestion du culte de Ningal. Le texte enregistre des dépenses mensuelles en partie au moins cultuelles ; le récépissé est scellé par l'intendant du temple de Ningal » (BPOA 14, p. 184 et n. 839). Cet intendant est Ir-Nanna, actif au début du règne de Rim-Sin (cf. HEO 22, p. 214-215). Le lien n'est qu'indirect : il réside dans le fait que la tablette UET 3 282 (U.6708) a été découverte dans la pièce A.13 du Giparku (cf. UE 7, p. 46 et la fiche de L. Legrain http://www.ur-online.org/media_item/243496/). Mais il n'y est fait aucune mention de la prêtresse de Nanna du moment, Enanedu.

[114] Voir provisoirement D. Charpin, « Nouvelles découvertes épigraphiques à Ur (2015 et 2017) », *CRAIBL*, 2017, p. 1063-1081 (p. 1074-1077) et D. Charpin, « Priests of Ur in the Old Babylonian Period: a Reappraisal in Light of the 2017 Discoveries at Ur/Tell Muqayyar », *JANER* 19, 2019, p. 18-34 (p. 32-33) ; ces deux études ne tiennent pas encore compte des découvertes du printemps 2019. Il faudra voir à ce sujet les contributions de A. Otto et W. Sallaberger au colloque « Nouvelles recherches sur la ville d'Ur », qui doit se tenir en décembre 2020 au Collège de France.

successivement, il est décrit comme serviteur du roi, respectivement Sin-eribam et Ṣilli-Adad[115] : et cela, alors qu'on connaît par ailleurs le sceau d'un individu décrit comme « serviteur d'Enanedu »[116]. Sin-nada, la plus haute autorité du temple de Ningal, n'était donc pas subordonné à la prêtresse-*enum*.

Fig. 4. Sceau 1 de Sin-nada, sanga du temple de Ningal sous Sin-eribam
(d'après A. Otto, *Mél. Charpin* = PIPOAC 3, p. 767 Fig. 3).

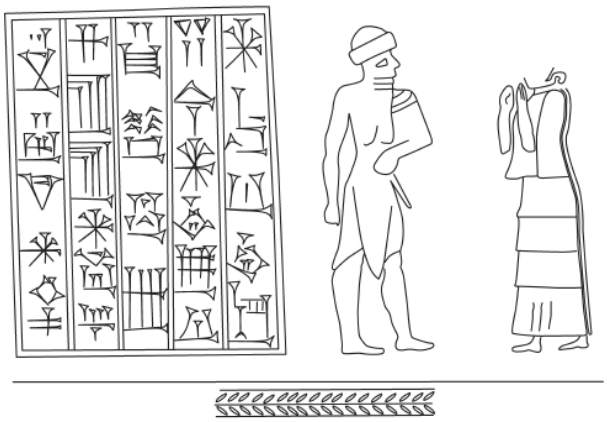

Fig. 5. Sceau 2 de Sin-nada, šabra (UGULA É) du temple de Ningal sous Ṣilli-Adad
(d'après A. Otto, *Mél. Charpin* = PIPOAC 3, p. 769 Fig. 4).

CONCLUSION

« High priestesses were royal daughters who stood *at the head of major Mesopotamian temples* for a life term and were often symbolically *married to the god of their temple* »[117]. On voit que l'examen détaillé de tous les témoignages disponibles pour Enanedu nous donne une image différente sur un aspect

[115] Cf. A. Otto, « Official Seal Motifs at Larsa and Ur in the 19th Century BC », dans G. Chambon, M. Guichard & A.-I. Langlois (éd.), avec la participation de Th. Römer et N. Ziegler, *De l'argile au numérique. Mélanges assyriologiques en l'honneur de Dominique Charpin*, PIPOAC 3, Louvain/Paris/Bristol, 2019, p. 764-776. Les trois premières lignes sont identiques : (1) ^{d}EN.ZU-*na-da* (2) DUMU IGI.AN.NA.KE$_4$.ZU (3) DUB.SAR.RA.KE$_4$ « Sin-nada, fils du scribe Igianakezu ». Dans le sceau n° 1, on trouve ensuite : (4) SANGA* É ^{d}NIN.GAL (5) [Ì]R ^{d}[EN.Z]U-^{r}*e*^{1}-[*ri*]-*ba-a*[*m*] « administrateur-*šangûm* du temple de Ningal, serviteur de Sin-eribam » (cf. ma copie *apud* A. Otto, Mél. Charpin, p. 767 fig. 3 ; le signe SANGA au début de la l. 5 a été vérifié par collation depuis). Dans le sceau n° 2, on lit : (4) UGULA É É ^{d}NIN.GAL (5) ÌR *ṣi-lí*-^{d}IŠKUR « administrateur-*šabrûm* du temple de Ningal, serviteur de Ṣilli-Adad » (copie dans Mél. Charpin, p. 769 fig. 4). La question est de savoir s'il s'agit d'une promotion, ou si les deux titres de SANGA et UGULA É (= ŠABRA) sont équivalents, comme l'indiquent W. Sallaberger & F. Huber Vulliet, « Priester A. I. Mesopotamien », RlA 10, Berlin, 2005, p. 617-640, spéc. p. 628b : « In den Ur III-Urkunden können die verschiedenen Begriffe austauschbar gebraucht sein (vgl. šabra // saĝĝa Enlils, § 6.5.1) ».

[116] Voir ci-dessus U.4888, discuté note 107.

[117] C. Suter, « Who are the Women in Mesopotamian Art from ca. 2334-1763 BCE? », *KASKAL* 5, 2008, p. 1-55 (p. 5 ; les italiques sont de moi).

essentiel : la prêtresse-*enum* ne semble pas avoir exercé la moindre responsabilité dans le temple de Nanna, le dieu dont elle était l'épouse[118]. C'est dans le temple de Ningal qu'elle était active ; le bâtiment qui abritait ce sanctuaire était également la résidence de l'*enum*, avec des caveaux où avaient été enterrées les femmes qui l'avaient précédée dans cette fonction.

On doit en même temps souligner la relative abondance des informations dont on dispose sur Enanedu. Il est frappant de constater qu'au même moment, on ignore jusqu'au nom du responsable-*šangûm* du temple de Nanna ! C'est dû en partie bien sûr au hasard des fouilles ; mais cela souligne aussi l'importance que revêtait la fonction d'*enum*. Un simple coup d'œil au plan du quartier sacré d'Ur montre l'étendue occupée par le Gipar-ku, beaucoup plus grand, par exemple, que l'Ehursag, temple du roi divinisé Šulgi[119].

Nous ne savons pas ce qu'il advint après la conquête babylonienne. En principe, la continuité aurait dû être observée, comme ce fut le cas lorsque Gungunum de Larsa s'empara d'Ur au détriment du roi d'Isin Lipit-Ištar[120]. On doit cependant soulever le problème de l'âge d'Enanedu : lors de l'arrivée de Hammu-rabi en 1763, elle aurait occupé son poste depuis 67 ans… Il est donc probable qu'elle mourut dans la deuxième moitié du règne de son frère Rim-Sin[121]. Mais nous n'avons aucune trace de la personne qui lui aurait éventuellement succédé[122]. Rim-Sin n'aurait-il plus eu de fille qui aurait pu prendre la

---

[118] De ce point de vue, l'affirmation de J. G. Westenholz à propos d'Enheduanna apparaît encore plus sujette à caution, quand elle écrivait : « While Enheduana did not leave us any administrative records, she would have been the person at the head of a Temple Household and thus was in control of *the major institution in the local economy* » (J. G. Westenholz, CRRAI 54, 2012, p. 304 ; les italiques sont de moi). Le contexte montre clairement que l'institution à laquelle elle fait allusion est le temple de Nanna. Non seulement il n'existe aucune documentation de l'époque d'Akkade sur ce sujet, mais la documentation postérieure ne montre pas les prêtresses-*enum* exerçant une quelconque responsabilité dans le temple de Nanna.

[119] Voir Fig. 6, qui reproduit le plan de M. Gruber, « The Topography of the Temenos at Ur and Its Changes from the Third Dynasty to the Kassite Period », dans K. Kaniuth, D. Lau & D. Wicke (éd.), *Übergangszeiten. Altorientalische Studien für Reinhard Dittmann anlässlich seines 65. Geburtstags*, marru 1, Münster, 2018, p. 171-193 (p. 184 fig. 4). L'état reconstitué est celui de la période d'Ur III ; on ignore ce qu'est devenu l'Ehursag à l'époque paléo-babylonienne (cf. D. Charpin, « En marge d'EcritUr, 15 : l'Ehursag existait-il encore à l'époque paléo-babylonienne ? », *NABU* 2020/58, note reproduite ici-même chap. 15).

[120] Enanatuma, fille du roi d'Isin Išme-Dagan, resta en place ; pour manifester sa reconnaissance au vainqueur, elle voua un temple à Šamaš pour la vie de Gungunum (RIME 4, p. 116-117 nº 2). Mais il y a plus : Gungunum installa comme prêtresse-*enum* du dieu Ningublaga la fille de Lipit-Ištar, que son père avait seulement eu le temps de choisir. C'est ce que montre le nom d'année G de Lipit-Ištar (« Année ou le roi Lipit-Ištar a choisi par divination Enninsunzi comme prêtresse-*enum* de Ningublaga à Ur ») et le nom de l'an 13 de Gungunum (« Année où Enninsunzi a été installée comme prêtresse-*enum* de Ningublaga »). Pour le Gipar de cette prêtresse-*enum* de Ningublaga construit à Ur par son père Lipit-Ištar, cf. HEO 22, p. 220-223 et RIME 4, p. 56-57 nº 6 ; corriger le lapsus de M. Stol, *Women*, p. 566, qui parle de « *ereš.dingir* priestess ».

Ce maintien en place des deux *enum* appartenant à la famille royale d'Isin s'explique d'autant mieux que que Gungunum avait auparavant imité la tradition d'Ur : il fut le premier roi de Larsa à choisir sa fille comme prêtresse-*enum* de Šamaš. C'est ce que montrent le nom de l'année 6 (« Année où (Gungunum) a choisi par divination la prêtresse-*enum* de Šamaš ») et celui de l'année 9 (« Année où la prêtresse-*enum* de Šamaš a été installée »). Voir ensuite Abi-sare 10, Sumu-El 6 et Nur-Adad C (cf. J. Renger, *ZA* 58, p. 122-123). Cette tradition semble avoir ensuite disparu. Aucune inscription relative au Gipar où les *enum* de Šamaš devraient avoir vécu à Larsa n'a été retrouvée.

[121] Tel était déjà l'avis de M. Van De Mieroop, BBVO 12, p. 117 n. 62.

[122] C'est l'un des multiples problèmes que pose la seconde moitié du règne de Rim-Sin ; voir M. Van De Mieroop, « The Reign of Rim-Sin », *RA* 87, 1993, p. 47-69, spéc. p. 66 n. 69-70 à propos d'Enanedu : « She was appointed in 1829, six years before Rim-Sin became king, and is attested until 1802 [n. 69 : UET, 5: No. 343, RS 21]. The date of her death is unknown, but it most likely occurred sometime during her brother's reign since she would have been very old had she outlived him. No replacement for Enanedu is attested, neither in Rim-Sin's reign nor under Babylonian rule. Renger suggests that the office was abolished by Hammurabi [n. 70 : Personal communication], yet it is also possible that Rim-Sin chose not to fill the position after his sister's death, when the centralization of power in Larsa eliminated the need for a representative of the royal family in this provincial city. »

Il faut aussi mentionner le problème posé par la présence d'une stèle de Hammu-rabi, retrouvée dans le Gipar-ku au centre de l'espace C7 (UET 1 146 : M. Van De Mieroop, « Hammurabi's self-presentation », *Or* 80, 2011, p. 305-338). Le texte en est très incomplètement préservé, mais il semble n'avoir rien à voir avec les prêtresses-*enum* auxquelles était précédemment attribué ce bâtiment.

relève ? La question mérite au moins d'être posée et elle en entraîne deux autres. Tout d'abord, quel devint l'usage du Gipar-ku ? On peut penser que le temple de Ningal continua comme tel, mais on ignore

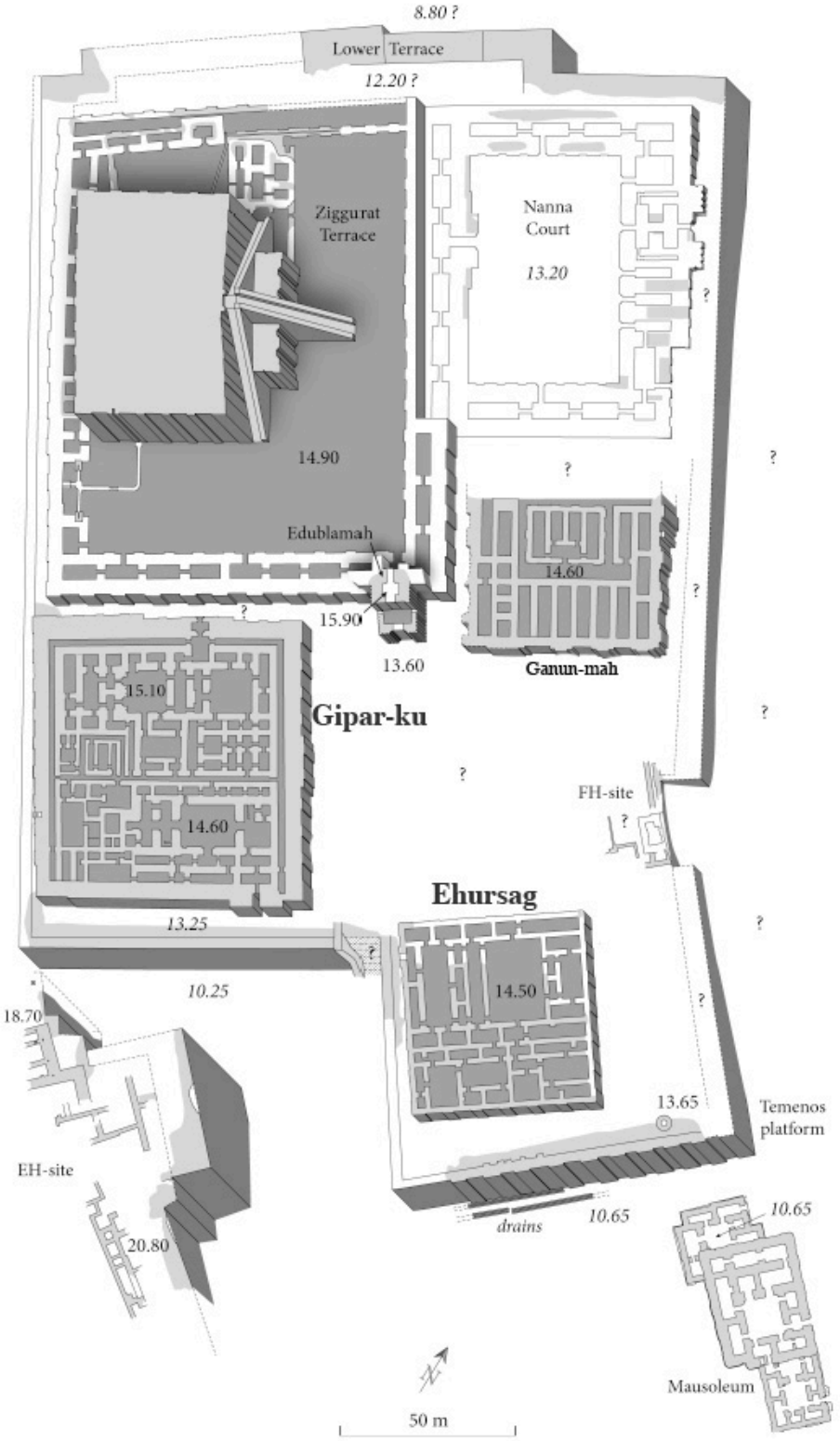

Fig. 6. Plan du téménos d'Ur à l'époque d'Ur III
(d'après M. Gruber, « The Topography of the Temenos at Ur and Its Changes from the Third Dynasty to the Kassite Period », Mél. Dittmann = marru 1, Münster, 2018, p. 184 fig. 4).

ce que devint la demeure qui avait été celle des prêtresses-*enum*. Enfin, si la création de la charge de prêtresse-*enum* date de l'époque d'Akkade et avait eu pour but de permettre au souverain de mieux contrôler les cultes locaux[123], on aurait pu s'attendre, après sa conquête du royaume de Larsa, à voir Hammu-rabi revivifier l'institution, même si elle avait été abandonnée depuis quelques années, en installant une de ses filles ; or tel ne fut manifestement pas le cas.

Quoiqu'il en soit, il est significatif que cette fonction d'*enum* ait disparu après la fin de la domination des rois de la 1re Dynastie de Babylone : l'histoire du panthéon et des cultes en Mésopotamie montre une place plus réduite des femmes – et des déesses – à partir du milieu du deuxième millénaire[124]. À la suite d'Enanedu, nous ne connaissons que deux femmes qui occupèrent ponctuellement la charge de prêtresse-*enum* à Ur : la fille de Nabuchonosor Ier au XIIe siècle et la fille de Nabonide six siècles plus tard[125]. Mais il s'agit manifestement dans les deux cas d'un phénomène artificiel, lié au désir de légitimation de ces deux souverains, qui ont cherché à se poser comme les continuateurs de la tradition, de façon à pouvoir en réalité mieux faire accepter leurs innovations.

ANNEXE

Étant donné l'importance du texte UET 5 544 pour l'argumentaire développé ci-dessus contre l'idée de prêtresses-*enum* « émérites », on a pensé utile d'en donner ici une nouvelle édition. Cette tablette est malheureusement dépourvue de numéro d'inventaire, de sorte que sa provenance est inconnue. C. J. Gadd avait indiqué qu'il s'agissait d'offrandes à la déesse Ningal : « There is no indication of the recipient or purpose of the presents, but the prominence of combs among the valuable articles listed suggests a dedication to the goddess Nin-gal » (*Iraq* 13, p. 29). Mais on verra que l'interprétation des signes où il reconnaissait un peigne n'est pas certaine. J'ignore pourquoi M. Maggio a estimé qu'il s'agissait d'« objets appartenant à Nanna » (AOAT 393, p. 53).

UET 5 544 [UM 52-30-194] [http://www.archibab.fr/T12606]

Inventaire d'objets en argent et en or, offerts par « le roi » (l. 1-3), la prêtresse-*enum* En-šakiag-Nanna (l. 4-6), Pusasa (l. 7-8), Etellum, le chancelier de Gungunum (l. 9-10), Rim-Sin (l. 11-12) et la prêtresse-*enum* Enanedu (l. 13-16).
Date : -/-/-.
Editions : C. J. Gadd *Iraq* 13, 1951, p. 29 ; M. Guichard, ARM 31, 2005, p. 4 ; M. Maggio, AOAT 393, 2012, p. 53.
Reproduction : UET 5, 1953, p. 92 (n°544) [copie] ; https://cdli.ucla.edu/dl/photo/P415419.jpg [photo].

F. 2 GÀ.RÍG KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 1 5/6 MA.NA 7 GÍN
2 1 GAL KÙ.GI KI.LÁ.BI 1/3 MA.NA 9 GÍN
MU.DU LUGAL
4 1 GAL KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 5/6 MA.NA 1 GÍN
1 GÀ.RÍG KÙ.GI KI.LÁ.BI 5/6 MA.NA 6 GÍN
6 MU.DU EN.ŠÀ.KI.ÁG.dŠEŠ.KI
2 GAL KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 1 5/6 MA.NA 5 GÍN

[123] J. Renger, « Aus-der-Geschichte-Lernen. Das en-Priesteramt von Ur unter den Dynastien von Akkade und Ur III », dans T. Richter, D. Prechel & J. Klinger (éd.), *Kulturgeschichten. Altorientalische Studien für Volkert Haas zum 65. Geburtstag*, Sarrebruck, 2001, p. 373-376, et surtout P. Steinkeller, *Priests and Officials*, p. 124-125 (voir ci-dessus note 9).

[124] W. Sallaberger, « Pantheon. A. I. In Mesopotamien », dans RlA 10, Berlin/New-York, 2003-5, p. 294-308 (p. 305-306).

[125] D. Charpin, « Les "rois archéologues" en Mésopotamie : entre l'authentique et le faux », dans H. Gaber, N. Grimal & O. Perdu (éd.), *Imitations, copies et faux dans les domaines pharaonique et de l'Orient ancien Actes du colloque Collège de France- Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 14-15 janvier 2016*, Études d'égyptologie 16, Paris, 2017, p. 176-197 (avec bibliographie antérieure).

8 MU.DU PU.SÁ.SÁ
R. 2 LIŠ KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 5 1/2 MA.NA
10 MU.DU *e-tel-*⌜*lum* SUKKAL*⌝ *gu-un-gu-nu-um*
7 GAL KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 6 2/3 MA.NA
12 MU.DU *ri-im-*^{d}EN.ZU
1 PISAN.LÁ KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 1 MA.NA
14 1 EŠ.DÉ KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 2 1/2 MA.NA 4 GÍN
1 ŠAGAN KÙ.BABBAR KI.LÁ.BI 2 MA.NA 10 GÍN
16 MU.DU EN.AN.NÉ.E.DU$_7$

– [1] 2 vases-garig(?) en argent pesant 1 5/6 mine 7 sicles ; [2] 1 vase en or pesant 1/3 mine 9 sicles ; [3] apport du roi ;
– [4] 1 vase en argent pesant 5/6 mine 1 sicle ; [5] 1 vase-garig(?) en or pesant 5/6 mine 6 sicles : [6] apport d'Enšakiag-Nanna ;
– [7] 2 vases en argent pesant 1 5/6 mine 5 sicles ; [8] apport de Pusasa ;
– [9] 2 bassins en argent pesant 5 1/2 mines : [10] apport d'Etellum, le ministre de Gungunum ;
– [11] 7 vases en argent pesant 6 2/3 mines : [12] apport de Rim-Sin ;
– [13] 1 coffre-… en argent pesant 1 mine ; [14] 1 bol en argent pesant 2 1/2 mines 4 sicles ; [15] 1 fiole en argent pesant 2 mines 10 sicles : [16] apport d'Enanedu.

N.B. La photographie montre plus clairement que la copie que la tablette est au format « paysage ».

1, 5) C. Gadd avait estimé que KA.ZUM était une graphie pour GA.RÍG (= GA.ZUM) = *mušṭum* « peigne » (*Iraq* 13, p. 29 n. 3), mais son idée n'a pas été reprise par le CAD M/2, p. 291a. Le CAD a en effet retenu une lecture *ka-súm* (K, p. 254a), en notant que coexistent dans ce texte deux graphies pour *kâsum*, l'une phonétique et l'autre idéographique par GAL (K, p. 255b). En faveur de la lecture de Gadd, on relève un autre sumérogramme noté de façon non orthographique l. 14. Les peignes de luxe pouvaient être en ivoire, comme dans l'inventaire UET 5 678 : 12 1 GA.RÍG ZÚ.AM.SI. Mais il en existait aussi en métal précieux, comme le montre une lettre égyptienne retrouvée à Hattuša (cf. CAD M/2, p. 291a : « 1 peigne en or » dans KUB 34 2 r. : 3). M. Guichard a proposé d'expliquer l'alternance entre les graphies *ka-súm* l. 1 et 5 et GAL l. 2, 4, 7 et 11 d'une manière étrange : « On voit qu'il y a entre la l. 1 et la l. 7 un phénomène de permutation entre *kâsum* kù-babar/kù-GI et GAL kù-babar/kù-GI régi par un pur principe d'harmonie stylistique » (ARM 31, p. 4). En réalité, selon la coutume, le scribe a toujours mis en tête les objets en argent (l. 1 et 4) et seulement après les objets en or (l. 2 et 5) : KA.ZUM et GAL sont donc clairement des objets distincts. Le seul argument en faveur de la lecture *ka-súm* du CAD pourrait être le fait que l'inventaire ne porte par ailleurs que sur des récipients. On notera cependant que selon P. Steinkeller, ga-ríg dans MC 4 26 i 3 est « probably a type of bowl (any connection with ga-ríg 'comb'?). Note that in the Lagaš Sargonic text ITT 1 1243:5 and 1285:9 ga-ríg are used to store soup (tu$_7$) »[126]. P. Steinkeller cite aussi un « ga-ríg kug-babbar » dans l'inédit de Chicago A 30744. Voir à ce sujet W. Sallaberger, *Der babylonische Töpfer und seine Gefäße nach Urkunden altsumerischer bis altbabylonischer Zeit sowie lexikalischen und literarischen Zeugnissen*, MHEM 3, Gand, 1996, p. 100 s. v. **ga-**ZUM, qui se demande s'il ne faut pas lire *kà-súm*, mais sans référence à UET 5 544.

2, 4, 7, 11) Pour la lecture GAL = *kâsum*, voir CAD K, p. 255b et depuis M. Guichard ARM 31, p. 1-7.

7) Dans son édition, Gadd a oublié de transcrire 5 GÍN, ces deux signes figurant en fin de ligne sur la copie de Figulla.

9) LIŠ = *itqurtum* « une assiette creuse » (M. Guichard, ARM 31, p. 197-198 et 201-202).

10) Le signe a été lu DUMU(?) par Gadd, suivi par M. Guichard et M. Maggio. Pour la lecture ⌜SUKKAL⌝, voir D. Charpin, *NABU* 2017/42 (note reproduite ici-même chap. 15). La photo du CDLI confirme la correction proposée.

13) PISAN.LÁ ne correspond à aucune entrée de W. Sallaberger, MHEM 3, Gand, 1996.

14) EŠ.DÉ est, comme l'avait indiqué Gadd, une variante pour ÉŠ.DA ou EŠ.DA = *habattum*, soit une sorte de bol ; cf. W. Sallaberger, MHEM 3, Gand, 1996, p. 100a (s.v. ^{dug}**eš-da**) et ARM 31, p. 4 n. 16.

15) ŠAGAN = *šikk/qqatum*, une sorte de fiole destinée à contenir du parfum. On en trouve fréquemment dans les textes de dot (réf. dans CAD Š/2, p. 432a). Noter aussi le texte qui mentionne l'équipement d'une figurine féminine et cite à la fois un peigne-*mušṭum* et une fiole-*šiqqatum* (W. Farber, *Lamaštu*, MC 17, Winona Lake, 2014, p. 150-151 I 50). Cela pourrait conforter l'hypothèse de Gadd d'offrandes à la déesse Ningal.

Date) La tablette ne comporte pas de date, mais la présence d'Enanedu l. 16 montre qu'elle doit être postérieure à l'an 7 de Warad-Sin.

---

[126] P. Steinkeller & J. N. Postgate, *Third-Millennium Legal and Administrative Texts in the Iraq Museum, Baghdad*, MC 4, Winona Lake, 1992, p. 54.